Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Selma Lagerlöf

L'ANNEAU DES LÖWENSKÖLD

Löwensköldska ringen

1925

Traduit du suédois par Marthe Metzger

Table des matières

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le livre que l'on va lire, une légende merveilleuse comme seule sait les conter l'auteur de « Gösta Berling » est le premier volet d'un tryptique. Les deux autres volumes ont pour titre : CHARLOTTE LÖWENSKÖLD et ANNA SVARD.

Reliés entre eux par un simple lien légendaire, chacun de ces trois volumes forme par lui-même un tout complet et autonome.

I

Je sais bien qu'autrefois le monde était plein de gens qui ne connaissaient pas la peur. J'ai entendu parler d'un bon nombre de personnes qui aimaient à se promener sur la glace nouvelle de la nuit, ou qui ne pouvaient s'imaginer de plus grand plaisir que de monter des chevaux emportés : Il y en a même eu quelques-unes qui ne craignaient pas de jouer aux cartes avec le sous-lieutenant Ahlegard, bien que l'on sût qu'il trichait et gagnait toujours. Il me souvient de certaines âmes intrépides qui n'avaient pas peur d'entreprendre un voyage un vendredi, ou de s'asseoir à une table dressée pour treize convives.

Et pourtant je me demande si quelqu'un aurait jamais eu le courage de mettre à son doigt la terrible bague qui avait appartenu au vieux général Löwensköld de Hedeby ?

C'est de ce même vieux général que les Löwensköld tiennent leur nom, leur propriété et leur titre de noblesse. Tant qu'il y a eu un Löwensköld à Hedeby, son portrait, un grand tableau qui allait du plancher au plafond, est resté accroché entre les deux fenêtres dans le grand salon du premier.

Si l'on se contentait d'un simple coup d'œil, on croyait voir Charles XII en personne avec sa capote bleue, ses gros gants en peau de daim, et ses énormes bottes à revers solidement posées sur le parquet en échiquier. Mais en s'approchant un peu plus, on se rendait compte que l'homme du portrait était d'un genre bien différent.

Un visage rude de paysan sortait du col de la capote. Son propriétaire semblait né pour conduire la charrue jusqu'à la fin de ses jours. Cependant, quoiqu'il fût lourd et épais, il n'en inspirait pas moins une grande confiance par son air intelligent et énergique. S'il était venu en ce monde de notre temps, il eût été pour le moins un juré, peut-être le maire de sa commune, qui sait même s'il n'eût pas poussé jusqu'au « Riksdag » ! Mais, comme il vivait au temps du grand roi héros, il partit à la guerre, simple soldat.

Quand il revint chez lui, il était le célèbre général Löwensköld qui reçut de la couronne, en récompense de ses services, le domaine de Hedeby, dans la commune de Bro.

Plus on regardait le portrait, plus on le trouvait à son goût. Tels devaient bien être les guerriers qui servirent Charles XII et qui lui frayèrent un chemin à travers la Pologne et la Russie. Les aventuriers et les courtisans ne furent pas les seuls à suivre le roi. Mais, en vérité, bien des hommes simples et sérieux, comme celui du portrait, l'aimèrent, et trouvèrent qu'il valait la peine de vivre et de mourir pour lui.

Quand on contemplait l'image du vieux général, un des Löwensköld ne manquait jamais de se trouver là pour vous faire remarquer qu'il n'avait pas fait preuve de vanité en dégantant juste assez sa main gauche pour rendre visible sur le tableau la grande bague à cachet qu'il portait à l'index. Le roi la lui avait donnée, – il n'y avait qu'un roi pour lui, – et la bague attestait que Bengt Löwensköld restait fidèle à son roi.

Le général n'avait pu manquer d'entendre bien des paroles amères proférées contre son maître. On allait jusqu'à prétendre que son incapacité et son orgueil avaient mené l'État au bord de l'abîme. Mais le général était résolu à garder sa foi quoi qu'il advînt. Car le roi Charles n'a jamais eu

son égal sur cette terre ; celui qui avait vécu dans son intimité avait appris à lutter pour un plus bel idéal que les honneurs et la prospérité de ce monde.

De même que Bengt Löwensköld désirait que la bague royale apparût sur son portrait, de même il voulut l'emporter dans la tombe.

Et là aussi la vanité n'entrait pas en jeu. Le général ne pensait pas à se prévaloir de porter le bel anneau du roi lorsqu'il se présenterait devant Notre-Seigneur et ses archanges, mais il espérait peut-être que lorsqu'il entrerait dans la salle où Charles XII serait assis entouré de tous ses guerriers, il pourrait montrer l'anneau en signe de reconnaissance. De la sorte, même après la mort, il resterait près de celui qu'il avait servi et adoré durant sa vie entière.

Quand on descendit le cercueil du général dans le caveau voûté qu'il avait fait préparer pour lui au cimetière de Bro, la bague resta donc à l'index de sa main gauche. Plus d'un parmi l'assistance s'étonna de ce qu'un pareil trésor dût suivre un mort dans sa tombe. Car, la bague du général était presque aussi célèbre qu'il l'était lui-même. On estimait que l'or dont elle était faite aurait suffi à l'achat d'une maison, et que la cornaline rouge qui portait le chiffre du roi n'avait pas moins de valeur.

Au dire de l'opinion publique, les fils étaient bien généreux, qui ne s'étaient pas opposés au désir de leur père, mais l'avait laissé en possession de cet objet précieux.

Si vraiment la bague du général était telle qu'on la voyait sur le portrait, ce n'était qu'une chose laide et grossière, et il est peu probable qu'un homme de nos jours se soucierait de la porter à son doigt. Mais ceci n'empêche pas

qu'on ne lui prêtât une valeur extraordinaire, il y a tantôt deux siècles.

Il faut se rappeler qu'on avait dû remettre à la couronne, à peu d'exceptions près, tous les bijoux, et toute la vaisselle en métal précieux et qu'ensuite il avait fallu accepter les thalers de Goertzen, et supporter la banqueroute de l'État. Pour la plupart des gens, l'or était quelque chose dont on avait entendu parler, mais qu'on n'avait jamais vu.

C'est pourquoi personne ne put oublier l'anneau d'or qui, sans profit pour qui que ce soit, avait été enfermé dans un cercueil. Il semblait presque qu'une injustice eût été commise. Cet anneau aurait pu être vendu cher en pays étranger pour donner du pain à quantité de pauvres gens qui ne se nourrissaient que d'herbes et d'écorces. Mais, bien que plus d'un eût souhaité posséder ce précieux trésor, personne ne songea sérieusement à se l'approprier. L'anneau était dans un cercueil clos, au fond d'un caveau muré, sous de lourdes dalles de pierre, hors de la portée du voleur le plus hardi.

Il était destiné à rester là jusqu'au jour du jugement.

II

En mars de l'an 1741, le général major Bengt Löwensköld s'était endormi dans le Seigneur.

Or il arriva quelques mois plus tard de cette même année qu'une des petites-filles du capitaine Göran Löwensköld, le fils aîné du général qui habitait à présent Hedeby, mourût de la rougeole.

Elle fut enterrée un dimanche, sitôt après le service divin, et tous les fidèles suivirent l'enterrement jusqu'au caveau des Löwensköld, dont les deux majestueuses pierres tombales avaient été enlevées et posées sur le côté. Un maçon avait démoli la voûte qu'elles recouvraient, afin que le petit cercueil de l'enfant mort pût être placé à côté de celui du grand-père.

Il n'est pas impossible que parmi tous ceux qui étaient rassemblés autour de la tombe et qui assistèrent à l'ensevelissement et à l'oraison funèbre, il y en eût quelques-uns qui pensèrent à l'anneau royal, regrettant peut-être de le voir enfoui dans une tombe sans profit ni joie pour personne.

Il se peut que l'un ou l'autre ait dit tout bas à son voisin qu'il ne serait pas très difficile de se saisir de la bague à présent que la tombe ne serait vraisemblablement pas scellée à nouveau avant le lendemain.

Au milieu des gens qui agitaient ces pensées dans leur tête, se trouvait un paysan de Mellomstuga, à Olsby. Il s'appelait Bard Bardsson. Il n'était nullement de ceux qui s'étaient fait des cheveux gris au sujet de l'anneau. Bien au

contraire. Quelqu'un ayant parlé devant lui du trésor, il avait déclaré, qu'en ce qui le concernait lui, son bien était assez bon pour qu'il n'eût aucune raison d'envier le général, même si celui-ci avait emporté un boisseau d'or dans sa tombe.

Tout en s'attardant au cimetière, il se disait, comme tant d'autres, qu'il était fort extraordinaire de laisser cette tombe ouverte, et voici qu'il se sentit triste et inquiet.

— Le capitaine devrait bien faire remettre les choses en état dès cet après-midi, pensait-il, il y a ici plus d'un individu que cet anneau-là tente.

Au fond tout cela ne le regardait pas du tout, et cependant la pensée du danger qu'il y aurait à ne pas refermer la tombe avant la nuit s'emparait de lui de plus en plus.

On était en août, les nuits étaient sombres, et si la tombe n'était pas murée dès le jour même, un voleur pourrait s'y glisser et s'approprier le trésor.

Bard Bardsson fut saisi d'une telle angoisse qu'il se demanda s'il n'irait pas avertir le capitaine ; mais il savait en son for intérieur que les gens le tenaient pour un esprit simple, et il ne voulait pas s'exposer à la risée publique.

— Il est bien certain que tu as raison dans cette affaire-là, se répétait-il à lui-même, mais si tu te montres trop empressé on se moquera de toi. Le capitaine qui est si intelligent a certainement déjà pris ses mesures pour que la tombe soit murée à nouveau.

Tout absorbé dans ses pensées, il ne remarqua pas que la cérémonie funèbre avait pris fin ; il restait devant la tombe, et n'en n'aurait pas bougé de longtemps, si sa femme ne l'avait tiré par la manche de sa veste.

— Que t'arrive-t-il donc, dit-elle, tu restes là les yeux fixes, comme un chat devant un trou de souris.

Le paysan tressaillit, leva les yeux, et découvrit qu'il était seul avec sa femme dans le cimetière.

— Ce n'est rien, dit-il. Je me demandais si…

Il aurait voulu dire à sa femme ce qu'il se demandait, mais comme elle était bien plus maligne que lui, il était sûr qu'elle trouverait ses craintes dénuées de fondement. Elle dirait que cela ne regardait que le capitaine Löwensköld si la tombe était fermée ou non.

Ils prirent le chemin du retour ; lorsque Bard Bardsson tourna le dos au cimetière, il aurait dû être délivré de ses préoccupations au sujet de la tombe ; mais il n'en fut rien. Sa femme parlait de l'enterrement, du cercueil, des porteurs, du cortège, de l'oraison funèbre ; lui, disait son mot par-ci par-là pour ne pas faire remarquer qu'il n'avait rien vu, rien entendu.

Bientôt la voix de sa compagne lui parvint de plus en plus lointaine ; son cerveau se remit à ressasser les pensées qui l'avaient troublé auparavant.

— C'est dimanche, aujourd'hui, se disait-il, et on ne va pas refaire la voûte le jour du repos ; mais alors, le capitaine pourrait bien donner un thaler au fossoyeur pour qu'il veille près du caveau pendant la nuit. Pourvu qu'il y pense.

Et là-dessus, il commença à parler tout haut :

— J'aurais dû, de toutes façons, aller aborder le capitaine ; je n'aurais pas dû me soucier des moqueries des gens.

Il avait complètement oublié que sa femme marchait à ses côtés, et il ne revint à lui que lorsqu'elle s'arrêta brusquement et le contempla avec stupéfaction.

— Ce n'est rien, dit-il, je ne fais que me demander si…

Et ils continuèrent leur route. Bientôt ils furent devant la porte de leur maison.

Il espéra que chez lui ses pensées inquiètes l'abandonneraient, et c'eût été le cas sans doute s'il avait pu entreprendre un travail quelconque. Mais que faire un dimanche ? Quand les gens de Mellomstuga eurent fini de dîner, chacun alla de son côté. Il resta seul dans la chambre et aussitôt ses songeries le reprirent.

Au bout d'un moment, il se leva et sella le cheval dans l'intention d'aller à Hedeby parler au capitaine.

— Sinon l'anneau pourrait bien être volé cette nuit, se disait-il.

Cependant il ne mit pas son projet à exécution. La timidité l'en empêcha. Au lieu de partir pour Hedeby, il se rendit dans une maison voisine, pour faire part de son inquiétude au paysan qui y demeurait, mais il ne le trouva pas seul, et encore une fois se sentit trop intimidé pour parler. Il revint chez lui sans avoir rien dit.

Il se mit au lit dès le coucher du soleil, avec l'intention de dormir jusqu'au matin. Il n'y eut point de sommeil pour lui. Ses craintes revenaient sans cesse. Il ne faisait que se tourner et se retourner entre les draps.

Il est bien évident que sa femme ne put dormir davantage, et en fin de compte, elle voulut savoir la cause de son agitation.

— Ce n’est rien, répondit-il du même ton qu’auparavant, rien qu’une idée qui me tourmente et ne me laisse pas en repos.

— Tu m’as dit la même chose à plusieurs reprises, fit la femme, maintenant il me semble que tu pourrais bien me confier ce qui te préoccupe. Il n’est aucune des pensées qui te trottent par la tête que tu ne puisses me dire, si inquiétantes qu’elles puissent être.

En entendant sa femme parler ainsi, Bard s’imagina qu’il pourrait s’endormir s’il suivait ses conseils.

— Je ne cesse de me mettre en souci de ce que la tombe du général n’ait pas encore été refermée, et de ce qu’elle reste ouverte toute la nuit.

La femme se mit à rire.

— Voilà ce que je me suis dit, moi aussi, et je crois bien que beaucoup de ceux qui sont venus à l’église aujourd’hui font de même. Mais il ne faut pas que pareille chose trouble ton sommeil.

Bard fut heureux que sa femme prît ses inquiétudes aussi légèrement. Il se sentit plus calme et crut qu’il allait s’endormir.

Hélas, dès qu’il fut étendu à nouveau, les craintes revinrent toutes pareilles. Il voyait des ombres se lever de tous les coins de la maison ; et toutes se glissaient au dehors dans une même intention ; toutes se dirigeaient vers le cimetière où se trouvait la tombe ouverte.

Il essaya de ne pas bouger ; afin que sa femme au moins pût dormir. Peine perdue, son cerveau travaillait, son corps

était en sueur, il ne pouvait s'empêcher de s'agiter dans son lit.

La femme perdit patience ; elle risqua tout à coup comme en plaisantant :

— Mon cher mari, je crois vraiment qu'il vaudrait mieux pour toi aller au cimetière, et voir ce qu'il en est de la tombe, au lieu de rester dans ton lit, à te jeter de droite et de gauche, sans pouvoir fermer l'œil.

Elle n'avait pas fini de parler que le mari sautait à bas du lit et commençait à s'habiller. Il trouvait que sa femme avait mille fois raison. Il n'y avait guère plus d'une demi-heure de chemin d'Olsby à l'église de Bro ; dans une heure il serait de retour chez lui, et alors il dormirait tout son content.

Il n'était pas plus tôt dehors que la femme en vint à penser que c'était affreux pour son mari de se rendre ainsi au cimetière tout à fait seul. Elle se leva à la hâte, elle aussi, et jeta ses vêtements sur elle. À la descente d'Olsby, elle le rejoignit. Bard éclata de rire en entendant venir sa femme.

— Viens-tu voir si je ne vais pas voler l'anneau du général, demanda-t-il.

— Voyons, mon cher cœur, dit-elle, je sais bien que tu n'as rien de pareil en tête. Je ne suis venue que pour t'apporter mon aide au cas où tu rencontrerais quelque apparition effrayante.

Ils allaient bon train. La nuit était tombée et tout était sombre et noir, sauf une petite bande de lumière à l'ouest. Mais ils connaissaient le chemin ; ils bavardaient et se sentaient de belle humeur. En somme ils n'allaient au cimetière

que pour voir si la tombe était ouverte, afin que Bard pût cesser de se tourmenter à ce sujet.

— À mon avis, il serait invraisemblable que ces gens de Hedeby aient été assez imprudents pour n'avoir pas fait murer la tombe à cause de l'anneau, dit Bard.

— Nous en aurons bientôt le cœur net, répondit la femme. Je me demande si ce n'est pas déjà le mur du cimetière qui est là devant nous ?

L'homme s'arrêta. Le ton joyeux de sa femme l'étonnait. Serait-il possible qu'elle eût une autre intention au sujet de cette expédition que celle qu'il avait lui-même ?

— Avant d'entrer au cimetière, dit-il, nous devrions nous entendre sur ce qu'il y aura lieu de faire, au cas où la tombe serait ouverte.

— Qu'elle soit ouverte ou fermée, nous n'avons rien d'autre à faire, que je sache, sinon de rentrer chez nous et de nous coucher.

— C'est bien cela, et tu as raison, dit Bard en se remettant en route.

— Il ne faut pas nous attendre à ce que la porte du cimetière soit ouverte à cette heure-ci, reprit-il peu après.

— Cela n'a pas d'importance, dit sa femme, nous pourrons bien grimper par-dessus le mur si nous voulons faire une visite au général et voir comme il se porte.

Le mari se sentit à nouveau tout surpris. Il entendit alors le bruit léger d'une dégringolade de petites pierres et vit aussitôt après la silhouette de sa femme se détacher sur la bande de ciel clair à l'ouest. Elle était donc déjà sur le mur ;

il n'y avait là rien d'extraordinaire puisque ce mur n'avait que quelques pieds de haut, non, ce qui frappait Bard c'était l'ardeur de sa femme qui avait fait l'escalade avant lui.

— Tiens, prends ma main, je t'aiderai à monter, dit-elle.

Une minute plus tard, le mur était derrière eux, et ils s'avançaient en silence et avec précaution, entre les petits tertres des tombes.

À un moment donné Bard buta contre l'un d'eux et faillit même tomber. Il lui sembla que quelqu'un lui avait donné un croc-en-jambe. Il en fut si effrayé qu'il se mit à frissonner, et il dit tout haut, afin de convaincre les morts de ses bonnes intentions :

— Je ne viendrais certes pas ici si j'avais de mauvais desseins.

— C'est bien vrai, dit la femme, et tu as raison de le dire. Mais, le croirais-tu, voici déjà la tombe.

Il entrevit les pierres tombales dressées contre le sombre ciel nocturne, le trou du caveau n'avait pas été muré.

— Voilà, à mon avis, qui est bien négligent, dit Bard, on dirait un fait exprès pour exposer tous ceux qui savent quel trésor est enfoui dans cette tombe aux pires tentations.

— Ils comptent que personne n'osera faire tort à un mort, dit la femme.

— Ce n'est du reste rien de si divertissant que de descendre dans un pareil caveau mortuaire, dit l'homme, on pourrait bien encore sauter en bas, mais ensuite on se trouverait pris comme une souris dans une souricière.

— J’ai vu qu’on a descendu une petite échelle dans la tombe ce matin, dit la femme, mais il ne se peut pas qu’on ne l’ait pas ôtée.

— En tous cas, je vais m’en assurer, dit l’homme, en se dirigeant à tâtons vers la fosse. Oh ! s’écria-t-il, ceci dépasse les bornes, l’échelle est encore là.

— Quelle négligence en effet, acquiesça la femme. Mais, sais-tu à quoi je pense ? Ce n’est pas si grave que cela d’avoir laissé l’échelle, car celui qui habite là au fond est capable de défendre son bien tout seul.

— Si au moins j’en étais sûr, dit l’homme. Peut-être devrais-je ôter l’échelle !

— Je ne crois pas que nous devions toucher à quoi que ce soit près de cette tombe, reprit la femme. Il vaut mieux que demain matin le fossoyeur trouve les choses dans l’état où il les a laissées.

Ils restaient là indécis et troublés, les yeux fixés sur la fosse obscure.

Ils auraient bien pu rentrer, mais quelque chose de mystérieux les retenait, quelque chose qu’ils n’osaient pas formuler.

— Je pourrais bien ne pas enlever l’échelle, reprit enfin Bard, si j’étais vraiment certain que le général a le pouvoir d’éloigner les voleurs.

— Descends dans le caveau, et tu verras bien quel pouvoir il a, dit la femme.

On eut dit que Bard n’avait attendu que ces paroles. Il fut en un clin d’œil à l’échelle et au fond de la fosse. Mais à

peine ses pieds foulèrent-ils le dallage de pierre de la tombe qu'il entendit craquer les barreaux de l'échelle, et il s'aperçut que sa femme le suivait.

— Vraiment, te voilà, toi aussi !

— Je n'osais pas te laisser seul avec le mort.

— Moi, je ne le crois pas du tout si dangereux, dit le mari. M'est avis qu'une main figée par la mort ne m'arrachera pas la vie.

— Non, non, il ne nous fera sans doute rien, dit la femme, il sait bien que nous ne pensons pas à voler l'anneau. Ce serait évidemment autre chose, si, pour nous tranquilliser nous nous mettions à dévisser le cercueil !

Aussitôt l'homme se dirigea dans l'ombre jusqu'au cercueil du général et passa en tâtonnant sa main le long du couvercle. Il découvrit une vis dont la tête portait une petite échancrure.

— Tout paraît combiné pour un voleur, dit-il en commençant avec précaution et avec adresse à défaire la vis.

— Ne sens-tu rien ? demanda sa femme, ne sens-tu pas remuer quelque chose sous le couvercle.

— Tout est silencieux comme dans une tombe, dit l'homme.

— Il ne croit pas que nous ayons l'intention de lui ravir ce à quoi il attache le plus de valeur, dit la femme, ce serait différent si nous levions le couvercle.

— Oui, mais pour cela il faut que tu viennes à mon aide, dit l'homme.

Ils soulevèrent le couvercle, et alors il leur fut impossible de dissimuler encore leur impatience de posséder le trésor !

Ils ôtèrent l'anneau de la main desséchée, abaissèrent le couvercle et sans un mot de plus grimpèrent hors de la tombe. Ils se prirent par la main pour traverser le cimetière. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent escaladé le petit mur de pierres grises et se retrouvèrent sur la route qu'ils se risquèrent à parler.

— Je commence à croire, dit la femme, que c'est cela qu'il voulait. Il a compris que ce n'est pas juste de la part d'un mort de conserver un objet d'aussi grand prix, c'est pourquoi il nous l'a donné de bon cœur.

Le mari éclata d'un rire bruyant.

— Tu es bonne, toi, dit-il, non, tu ne me feras pas croire qu'il nous a laissé prendre l'anneau de bon cœur, mais il n'avait pas la force sans doute, de nous en empêcher.

— Vrai, dit la femme, cette nuit tu as montré de quoi tu es capable ; il n'y en a pas beaucoup qui se seraient risqués dans la tombe, chez le général.

— Je n'ai pas l'impression d'avoir commis une action mauvaise, dit l'homme. Je n'ai jamais pris même un thaler à un vivant, mais qu'est-ce que cela peut bien faire d'ôter à un mort ce dont il n'a pas besoin ?

Tout en marchant ils se sentaient fiers et heureux, et s'étonnèrent d'être les seuls à avoir eu cette bonne idée. Bard dit qu'il irait en Norvège vendre l'anneau, dès qu'il se présenterait une occasion de partir. Ils croyaient qu'ils en obtiendraient une somme telle, qu'il ne leur faudrait plus jamais s'inquiéter du lendemain.

— Mais, dit la femme, en s'arrêtant brusquement, qu'est-ce que je vois ? Est-ce déjà le jour ? Il fait si clair vers l'Est ?

— Non, ce ne peut être encore le lever du soleil, dit le paysan, ce doit être un incendie. On dirait que c'est dans la direction d'Olsby… Ne serait-ce pas ?…

Un cri d'effroi de sa femme l'interrompit.

— Ça brûle chez nous, cria-t-elle. C'est Mellomstuga qui brûle, le général y a mis le feu !

Le lundi matin, le fossoyeur arriva en grande hâte à Hedeby, qui est tout près de l'église, pour annoncer que lui-même et le maçon chargé de murer la tombe avaient cru remarquer que le couvercle était posé de travers sur le cercueil du général, et que toutes les armoiries et les décorations qui l'ornaient avaient été dérangées.

Une enquête fut ordonnée à l'instant même. On s'aperçut, tout de suite, qu'un grand désordre régnait dans le caveau. Lorsqu'on souleva le couvercle, on vit, au premier coup d'œil que l'anneau royal n'était plus à sa place, à l'index de la main gauche du général.

III

Je pense au roi Charles XII, et je cherche à me représenter l'amour et la crainte qu'il inspirait.

Je sais qu'un jour des dernières années de son règne, il advint que le roi arriva à Karlstad au moment du service divin.

Il était venu en ville à cheval, tout seul et sans être attendu. Voyant que c'était l'heure du culte, il laissa son cheval à la porte de l'église, et entra dans la nef comme n'importe qui d'autre.

Aussitôt qu'il eut franchi le porche, il vit que le pasteur était déjà en chaire, et pour ne pas le déranger, il s'arrêta là où il se trouvait. Il ne chercha même pas une place sur un banc, mais s'adossa contre le chambranle de la porte et écouta le sermon.

Bien qu'il fût entré inaperçu, bien qu'il restât immobile dans l'obscurité sous les galeries, il y eut quelqu'un dans les derniers bancs qui le reconnut. Peut-être était-ce un vieux soldat, qui avait perdu un bras ou une jambe pendant la guerre, et qui avait été renvoyé chez lui avant Poltava. Il lui sembla que cet homme aux cheveux en brosse, au nez crochu devait être le roi, et au moment même où il le reconnut, il se leva, ce qui surprit sans doute ses voisins. Mais il leur chuchota que le roi était dans l'église. Immédiatement, toute la rangée d'hommes fut debout, comme il est d'usage lorsqu'on lit la Parole de Dieu en chaire.

La nouvelle se répandit de banc en banc. Et aussitôt, les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres, les faibles comme les bien portant, tous se levèrent.

C'était, comme je l'ai dit, vers la fin du règne du roi Charles, alors que les soucis et les revers avaient commencé. Il ne se trouvait peut-être pas un seul homme dans l'église qui n'eût perdu des parents très chers, ou n'eût été privé de ses biens par la faute du roi. Si, par extraordinaire, quelqu'un n'avait pas de quoi gémir sur son propre sort, il n'avait qu'à songer à l'appauvrissement du pays, à la perte des provinces à la nation tout entourée d'ennemis.

Mais, malgré tout, malgré tout, il suffisait qu'on chuchotât que cet homme tant de fois maudit était là, dans la maison de Dieu, pour que chacun se levât.

Et on resta debout ; il n'y eut personne qui songeât à s'asseoir. Nul ne l'aurait pu. Le roi était debout à la porte de l'église, et tant qu'il resterait debout, chacun ferait de même. Si quelqu'un s'était assis, il aurait cru insulter le roi.

Il se peut bien que le sermon parût long, mais on le supporta. Il ne fallait pas décevoir celui qui était là-bas à la porte de l'église. Quand il vivait au milieu de l'armée, il était habitué à ce que ses soldats se fassent volontiers tuer pour lui. Mais ici, dans la nef, il n'était entouré que de simples bourgeois, d'artisans, d'hommes et de femmes de Suède tout ordinaires qui jamais n'avaient marché au commandement. Cependant, il suffit qu'il se montrât parmi eux pour qu'ils fussent en son pouvoir. Ils seraient allés avec lui où qu'il eût voulu, ils lui auraient donné tout ce qu'il leur eût demandé, ils croyaient en lui, ils l'adoraient. Dans l'église, l'assistance entière remerciait Dieu pour cet homme extraordinaire qui était le roi de Suède.

J’essaie, je le répète, de me représenter ces choses pour comprendre comment l’amour pour le roi Charles pouvait emplir à tel point l’âme d’un homme et s’installer si fort dans son vieux cœur rude et sec, que tout le monde s’attendît à ce que cet amour survécût même à la mort.

En vérité, ce qui étonna surtout la commune de Bro après la découverte du crime, c’est que quelqu’un se fût risqué à voler l’anneau du général. On était d’avis qu’un voleur aurait pu dérober sans danger l’anneau de fiançailles que des femmes amoureuses avaient voulu emporter avec elles dans la tombe ; ou bien si une mère s’était endormie de l’éternel sommeil, une boucle de cheveux de son enfant entre ses doigts, il n’aurait pas fallu avoir peur de la lui ôter ; ou encore si un ecclésiastique avait été mis au cercueil une bible à son chevet, il eût été évidemment possible de la lui reprendre sans même être inquiété. Mais qu’un homme né de femme, ait pu dérober la bague de Charles XII à la main du général défunt, c’était là une entreprise d’une audace inouïe.

Naturellement, on fit des recherches, mais elles n’aboutirent pas à la découverte du criminel. Le voleur était venu et reparti à la faveur de la nuit, sans laisser après lui aucune trace qui pût orienter ceux qui cherchaient.

Et chacun à nouveau de s’étonner !

N’avait-on pas entendu parler d’un revenant qui, nuit après nuit, venait poursuivre un coupable pour un crime bien moindre ! Lorsqu’enfin on sut que le général n’avait aucunement abandonné l’anneau à son destin, mais, au contraire, avait lutté pour le retrouver avec la même impitoyable énergie qu’il eût montrée si le bijou lui avait été dérobé de son vivant, personne ne fut surpris le moins du monde ! Personne

n'émit le plus léger doute sur l'authenticité des faits, qui, tous, arrivaient précisément comme on s'y était attendu.

IV

La bague du général avait disparu depuis plusieurs années, quand, un beau jour, le pasteur de Bro fut appelé chez un pauvre paysan, Bard Bardsson, aux chalets d'alpage d'Olsby. Cet homme était à son lit de mort, et voulait à tout prix parler au pasteur lui-même avant de mourir.

Le pasteur était un homme âgé et lorsqu'il apprit qu'il s'agissait de visiter un malade qui habitait à une grande distance, dans la forêt sans chemins, il proposa que son suffragant y allât à sa place. Mais la fille du mourant, qui était venue appeler le pasteur, soutint avec insistance que c'était lui qui était attendu et personne autre… Le père avait dit qu'il avait quelque chose à confier que seul le pasteur et nul autre au monde ne devait savoir.

Lorsque le pasteur entendit ces mots, il chercha à rappeler ses souvenirs. Voyons, Bard Bardsson avait été un brave homme ; certes, il était un peu simple d'esprit, mais ce n'était pas là une raison pour qu'il éprouvât des craintes à son lit de mort. Même, à vues humaines, le pasteur aurait cru que c'était un de ceux qui ont une créance auprès de Notre-Seigneur. Au cours des dernières années, il avait été éprouvé par toutes les peines et les malheurs possibles. Sa maison avait brûlé ; son bétail était mort de maladie ou avait été la proie des bêtes sauvages ; la gelée avait dévasté ses champs, de sorte qu'il était devenu pauvre comme Job. À la fin, toutes ces catastrophes avaient jeté sa femme dans un tel désespoir qu'elle était allée se noyer. Bard lui-même avait dû

s’installer dans un petit chalet d’alpage qui restait son seul bien.

Depuis ce temps-là, ni lui ni ses enfants ne s’étaient montrés à l’église. On en avait souvent parlé chez le pasteur et on s’était demandé s’ils avaient quitté la commune.

— Si je connais bien ton père, il n’a pas commis de crime assez grand pour qu’il ne puisse le confier à mon suffragant, dit le pasteur en regardant avec un sourire bienveillant la fille de Bard Bardsson.

C’était une gamine d’environ quatorze ans, grande et forte pour son âge. Elle avait un large visage aux traits grossiers. Son expression était un peu simple comme celle de son père, mais on lisait dans ses yeux une innocence toute enfantine et une absolue franchise.

— Le vénérable pasteur ne craindrait-il pas « Bengt le Fort » ? N’est-ce pas pour cela qu’il refuse de venir chez nous ? demanda-t-elle.

— Que dis-tu, enfant ? répondit le pasteur. Quel est ce « Bengt le Fort » dont tu parles ?

— Mais c’est lui qui est cause de tous nos malheurs.

— Vraiment ? dit le pasteur, il y a donc quelqu’un qui s’appelle « Bengt le Fort » ?

— Le vénérable pasteur ne sait-il pas que c’est lui qui a brûlé Mellomstuga ?

— Je n’ai jamais entendu parler de cela, répondit le pasteur.

Mais en disant ces mots, il se leva de sa chaise, et se mit en devoir de prendre son livre liturgique, et un petit calice de bois qu'il avait l'habitude d'emporter pour ses visites de malades.

— C'est lui qui a poussé ma mère dans l'étang, continuait la petite.

— Voilà qui est pire que tout, dit le pasteur. Vit-il encore ce Bengt le Fort ? L'as-tu vu ?

— Non, non, personne ne l'a vu, dit l'enfant, mais pour sûr qu'il vit. C'est à cause de lui que nous avons été obligés de nous retirer dans la forêt au milieu des montagnes sauvages. Là, il nous a laissés en paix jusqu'à la semaine dernière, quand mon père s'est blessé au pied d'un coup de hache.

— Et tu crois que c'est encore la faute de Bengt le Fort ? interrogea le pasteur de sa voix la plus placide.

En même temps, il ouvrait la porte, et criait à son valet de seller le cheval.

— Le père dit que Bengt le Fort a ensorcelé la hache, sinon il ne se serait jamais blessé ; la blessure, du reste, n'était pas dangereuse au début, mais, aujourd'hui, le père dit que la gangrène s'y est mise. Il dit qu'il va mourir, car Bengt le Fort a eu enfin raison de lui. Il m'a envoyé au presbytère pour supplier le pasteur de venir lui-même aussi vite que possible.

— Je vais venir, dit le pasteur.

Tandis que la fillette parlait, il avait mis son manteau de cheval et son chapeau.

— Mais, dis donc, petite, je ne comprends toujours pas pourquoi ce Bengt le Fort en veut tant à ton père. Bard a dû lui faire jadis une grave offense !

— Oui, et père ne songe pas à la nier, répondit la petite, mais il n'a jamais dit ce que c'était, ni à moi, ni à mon frère. Je crois que c'est de cela qu'il veut parler au vénérable pasteur.

— S'il en est ainsi, dit le pasteur, nous n'arriverons jamais assez vite auprès de lui.

Il avait enfilé ses gants, et sortit de la chambre avec la fille de Bard, pour monter à cheval. Durant toute la course jusqu'au chalet, il prononça à peine une parole. Il réfléchissait à toutes les choses étranges que l'enfant lui avait racontées. Pour sa part, il n'avait connu qu'un seul homme auquel les gens donnaient le nom de Bengt le Fort. Il était bien possible cependant que la petite n'eût pas parlé de lui, mais d'une toute autre personne.

Lorsqu'il arriva au chalet, un jeune garçon vint à sa rencontre. C'était Ingilbert, le fils de Bard Bardsson. Il était de quelques années plus âgé que sa sœur, grand comme elle, et il lui ressemblait par les traits du visage. Mais ses yeux étaient plus enfoncés, et il n'avait pas l'air aussi franc et aussi bon qu'elle.

— C'est une longue course pour le pasteur, dit-il, tandis qu'il aidait celui-ci à descendre de cheval.

— C'est vrai, dit le vieillard, mais nous avons été plus vite que je ne l'aurais cru.

— C'est moi qui aurais dû chercher le pasteur, reprit Ingilbert, mais j'étais parti à la pêche depuis hier soir. Je ne

savais pas avant mon retour tout à l'heure que le père avait pris la gangrène au pied et qu'il faisait appeler le pasteur.

— Märta a fait la commission aussi bien qu'un garçon, dit le pasteur, tout a très bien marché. Mais comment va Bard ?

— Il est très mal, cependant il a toute sa connaissance. Il a été content quand je lui ai dit qu'on apercevait le pasteur à la lisière du bois.

Le pasteur entra chez Bard. Le frère et la sœur vinrent s'asseoir sur de grosses pierres devant la maison et attendirent.

Ils étaient dans une disposition d'esprit solennelle, et parlaient de leur père qui allait mourir. Ils disaient qu'il avait toujours été bon pour eux, mais que jamais il n'avait paru heureux depuis l'incendie de Mellomstuga. Mieux valait sans doute pour lui qu'il mourût.

Puis la sœur en vint à dire que le père avait sans doute eu quelque chose qui pesait sur sa conscience.

— Lui ! s'écria le frère, que pouvait-il avoir ? Je ne l'ai jamais vu lever la main ni sur un animal, ni sur un homme.

— Mais il avait pourtant un secret dont il voulait parler au pasteur et au pasteur seul.

— Il a dit cela ? demanda Ingilbert. A-t-il dit que c'était quelque chose qu'il voulait confier au pasteur avant sa mort ? Je croyais qu'il ne voulait le faire venir que pour avoir la communion ?

— Lorsqu'il m'a envoyée aujourd'hui, il m'a dit que je devais insister pour que le pasteur vienne, car le pasteur était

le seul homme au monde auquel il pourrait avouer son grand et lourd péché.

Ingilbert réfléchit un instant :

— Voilà qui est curieux ! je me demande si ce n'est pas simplement un fait que le père s'est imaginé dans cette solitude. Il en est de cela, sans doute, comme de tout ce qu'il avait l'habitude de raconter au sujet de Bengt le Fort. Je crois que cela aussi n'est dû qu'à l'imagination.

— C'est précisément de Bengt le Fort qu'il voulait parler, dit la fillette.

— Tu peux mettre ta main au feu que ce ne sont que des inventions, dit Ingilbert, et, se levant, il se dirigea vers une petite ouverture pratiquée dans le mur du chalet pour laisser pénétrer un peu d'air et de lumière dans le logis sans fenêtre.

Le lit du malade était si près de cette ouverture que tout ce qu'il disait parvenait à son fils.

Ingilbert tendit l'oreille aux paroles de son père sans le moindre remords.

Peut-être ne lui avait-on jamais dit que c'était mal d'écouter une confession. En tous cas, il était convaincu que son père n'avait aucun secret grave à révéler.

Après être resté un moment debout près de l'ouverture, il revint chez sa sœur.

— Qu'est-ce que je te disais ? Le père est en train de raconter au pasteur que c'est lui et la mère qui ont volé l'anneau du roi au vieux général Löwensköld.

— Dieu ait pitié de nous, s'écria Märta, ne devons-nous pas aller dire au pasteur que c'est un mensonge, que ce n'est qu'une idée qu'il se fait ?

— Nous n'y pouvons rien en ce moment, dit Ingilbert, il faut le laisser dire ce qu'il veut, nous parlerons au pasteur ensuite.

Il se glissa encore une fois tout contre l'ouverture du mur, pour écouter, et il ne fut pas long à revenir auprès de la fillette.

— Voici qu'il dit que la même nuit où la mère et lui sont descendus dans la tombe pour voler l'anneau, l'incendie a détruit Mellomstuga. Il dit qu'il croit que le général a brûlé sa maison pour le punir.

— On voit bien que ce n'est pas la vérité, reprit la sœur, à nous n'a-t-il pas dit cent fois que c'est Bengt le Fort qui a mis le feu à Mellomstuga ?

Ingilbert était de retour à son poste d'écoute avant qu'elle eût fini de parler.

Il y resta très longtemps et quand il revint auprès de Märta son visage était d'une pâleur de cendres.

— Il dit que c'est le général qui lui a envoyé tous ses malheurs pour l'obliger à rendre l'anneau. Il dit que la mère saisie de terreur voulait le rapporter au capitaine Löwensköld et que lui-même l'aurait volontiers écoutée. Mais il n'a pas osé parce qu'il craignait qu'on ne les fasse pendre tous les deux s'ils avouaient qu'ils avaient volé un mort. Mais alors la mère n'a plus pu en endurer davantage et elle est allée se noyer.

Ce fut au tour de la sœur de pâlir d'effroi.

— Mais, dit-elle, le père a toujours dit que c'était…

— Oui, certes. Il explique tout juste au pasteur qu'il n'a jamais osé parler à personne de celui qui attirait tous ces malheurs sur lui. Ce n'est qu'à nous, enfants, qui ne comprenions rien, qu'il a fait part de l'existence de ce persécuteur qui s'appelle Bengt le Fort. Il dit que les paysans donnaient toujours ce nom au général.

Märta Bardsdotter (fille de Bard) s'affaissa sur son siège.

— Mais tout ceci est la vérité, murmura-t-elle si bas qu'on eût pu croire qu'elle en était à son dernier souffle.

Elle laissa errer ses regards de tous côtés. La cabane était au bord d'une clairière, et tout autour s'élevaient de sombres montagnes couvertes de bois. Il n'y avait à perte de vue aucune habitation humaine, il n'y avait personne chez qui on pût se réfugier. L'immense solitude régnait seule ici.

Et il lui parut que, dans l'ombre, sous les arbres, le mort était à l'affût, pour leur envoyer des malheurs nouveaux.

L'enfant ne pouvait pas bien se rendre compte de la honte et du déshonneur que ses parents avaient attiré sur eux, mais ce qu'elle comprenait, c'est qu'un revenant, un être tout puissant et irréconciliable, venu du pays des morts, les poursuivait tous. Elle s'attendait à le voir à l'instant même, et elle en fut si effrayée que ses dents claquèrent.

Et son cœur se serrait à la pensée que son père avait vécu durant ces sept années avec cette même épouvante dans l'âme. Elle avait quatorze ans à présent et elle savait qu'elle en avait sept lors de l'incendie de Mellomstuga. Le père avait su durant tout ce temps que le mort le persécutait. Il était heureux pour lui qu'il pût mourir.

Ingilbert, qui s'était à nouveau éloigné, revenait vers elle.

— Tu n'y crois pas, n'est-ce pas, Ingilbert ? dit-elle, faisant une dernière tentative pour échapper à la terreur.

Mais alors elle vit que les mains d'Ingilbert tremblaient et que ses yeux étaient fixes d'effroi. Il devait être aussi épouvanté qu'elle.

— Que dois-je croire ? murmura-t-il, le père dit qu'il a essayé à plusieurs reprises d'aller en Norvège pour vendre l'anneau, mais il n'a jamais pu partir. Une première fois, il est tombé malade, une autre, le cheval s'est cassé la jambe au moment où il allait quitter la maison.

— Que dit le pasteur ? demanda la fillette.

— Il demande pourquoi le père a gardé la bague pendant tant d'années, alors que sa possession attirait sur nous de tels dangers. Mais le père dit qu'il pensait que le capitaine le ferait pendre s'il avouait son crime. Il n'avait pas le choix et a été obligé de garder l'objet volé. Mais maintenant il sait qu'il va mourir et il veut remettre l'anneau au pasteur pour qu'il soit déposé dans la tombe du général, et que nous, enfants, soyons délivrés de la malédiction, et puissions retourner au village.

— Je suis contente de ce que le pasteur soit ici, dit la petite, je ne sais pas ce que je ferai quand il sera parti, j'ai si peur. Il me semble que le général est là-bas sous les sapins. Songe donc qu'il a dû y être chaque jour pour nous surveiller. Peut-être que le père l'a vu.

— Je crois bien que le père l'a vu, dit Ingilbert.

Il retourna encore une fois à la petite ouverture pour écouter. Lorsqu'il revint, l'expression de son visage avait changé.

— J'ai vu l'anneau, dit-il. Le père l'a donné au pasteur. Il brille comme un flambeau. Il est rouge et jaune et tout lumineux. Le pasteur l'a regardé. Il a dit qu'il le reconnaissait pour celui du général. Va à l'ouverture du mur et tu le verras.

— Je voudrais plutôt prendre en mains une vipère que de regarder cette bague, dit Märta. Tu ne veux pas dire vraiment qu'elle est belle à voir ?…

Ingilbert détourna les yeux.

— Je sais qu'elle a ruiné notre vie, mais elle me plaît cependant.

Comme il disait ces mots, la voix du pasteur leur parvint, haute et forte. Jusque-là, il avait laissé parler le mourant, à présent, c'était son tour.

Il est évident que lui pasteur ne pouvait pas s'engager dans cette folle histoire de persécution par un mort. Il essaya de montrer au paysan que c'était la punition de Dieu qui l'avait frappé parce qu'il avait commis une action aussi affreuse que de voler un cadavre. Il ne voulut en aucune façon reconnaître que le général avait eu le pouvoir d'allumer un incendie ou de frapper de maladie les hommes et les bêtes. Non, les malheurs qui avaient atteint Bard étaient des avertissements de Dieu pour l'obliger au remords, et pour qu'il rende encore de son vivant ce qu'il avait dérobé. Ainsi son péché lui serait pardonné et il aurait une mort bienheureuse.

Le vieux Bard Bardsson restait couché en silence, et écoutait les paroles du pasteur sans faire d'objections.

Mais il n'était pas convaincu. Il avait éprouvé trop de choses terribles pour croire que tout cela pouvait venir de Dieu.

Les enfants cependant qui étaient assis tout tremblants de la crainte des fantômes et des revenants se sentirent revivre.

— Entends-tu, dit Ingilbert en saisissant rudement le bras de sa sœur, entends-tu que le pasteur dit que ce n'était pas le général ?

— Oui, dit la sœur.

Elle restait assise les mains jointes et buvait chaque parole du pasteur.

Ingilbert se leva ; il respira avec force et se redressa de toute sa taille. Il était délivré de sa terreur et avait brusquement l'air d'un autre homme.

Tout à coup, il se dirigea vers la porte de la cabane et entra.

— Qu'y a-t-il, demanda le pasteur.

— Je veux dire quelques mots à mon père.

— Va-t'en, en ce moment, c'est moi qui parle à ton père, dit le pasteur sévèrement, et il se tourna à nouveau vers Bard Bardsson s'adressant à lui, tantôt avec autorité, tantôt d'un ton plein de pitié et de douceur.

Ingilbert s'était assis sur les dalles de pierre le visage caché dans ses mains, il semblait en proie à une vive agitation. Il rentra encore une fois dans la cabane, et fut encore une fois renvoyé.

*

Quand tout fut fini, ce fut Ingilbert qui dût guider le retour du pasteur à travers la forêt. Au début tout alla bien, mais après quelque temps, ils se virent obligés de traverser un marais sur des passerelles en planches.

Le pasteur ne se rappelait pas avoir passé par là à l'aller et demanda si Ingilbert ne se trompait pas de route ; mais celui-ci assura que de traverser le marais raccourcirait le trajet de beaucoup.

Le pasteur le regarda attentivement. Il avait cru remarquer que Ingilbert, comme son père, était possédé de la soif de l'or. N'était-il pas entré dans la chambre plusieurs fois de suite pour empêcher son père de rendre la bague ?

— Voilà un chemin étroit et dangereux, Ingilbert, dit-il. J'ai peur que le cheval ne fasse un faux pas sur ces troncs glissants.

— Je vais conduire le cheval, ainsi le vénérable pasteur n'aura plus de raison d'avoir peur, dit Ingilbert, et en même temps, il saisissait la bride.

Lorsqu'ils furent au milieu du marais, entourés de tous côtés par les terres mouvantes, Ingilbert essaya de pousser le cheval de côté, on eût dit qu'il voulait le forcer à descendre de l'étroite passerelle.

Le cheval se cabra, et le pasteur qui avait peine à se tenir en selle cria au jeune guide de lâcher la bride pour l'amour de Dieu.

Mais Ingilbert semblait ne rien entendre. Le pasteur le vit qui, le visage sombre et les dents serrées, luttait avec le

cheval pour le pousser dans le marais. C'était la mort certaine, à la fois pour la bête et pour le cavalier.

Alors le pasteur mit la main à sa poche et en tira une petite bourse en peau de daim qu'il lança droit au visage d'Ingilbert.

Celui-ci lâcha le cheval pour attraper la bourse ; l'animal effrayé partit au galop sur le sentier.

Ingilbert resta comme figé sur place, et ne fit aucune tentative pour suivre le pasteur.

V

On ne s'étonnera pas qu'après une pareille aventure, le pasteur se sentit un peu étourdi, et qu'il lui fallut jusqu'à la nuit pour retrouver son chemin.

Il n'y a rien d'extraordinaire non plus à ce qu'il ne sortit pas de la forêt par la route d'Olsby qui était la meilleure et la plus courte. Il avait poussé trop au sud de sorte qu'il tomba droit sur Hedeby.

Tandis qu'il trottait au hasard, dans l'épaisseur du bois, il s'était dit que la première chose à faire dès qu'il serait rentré sain et sauf chez lui serait d'envoyer chercher le bailli pour le prier d'aller dans la forêt et de reprendre la bague à Ingilbert.

Mais quand il arriva devant Hedeby, il tint un petit conseil avec lui-même. Il se demanda s'il ne ferait pas bien d'entrer et de raconter au capitaine Löwensköld ce qu'il savait de celui qui avait osé descendre dans la tombe et voler l'anneau royal.

On estimera peut-être qu'il n'y avait pas lieu de réfléchir longuement sur une chose aussi naturelle ; mais le pasteur était hésitant, parce qu'il savait que les relations entre le capitaine et son père n'avaient pas été excellentes.

Le capitaine était tout aussi pacifique que son père avait été batailleur. Il s'était dépêché de quitter l'armée dès que la paix avait été conclue avec la Russie, et depuis ce moment-là il avait employé toutes ses forces à ramener l'aisance dans le

pays qui avait été réduit à la misère pendant les campagnes de Charles XII.

Il était contre le despotisme et la gloire militaire et souvent même il disait du mal du roi et critiquait bien des choses que le vieux général plaçait très haut.

Le fils avait du reste pris une grande part à la guerre du Riksdag, mais toujours en tant qu'adepte du parti de la paix.

Son père et lui avaient certes eu de quoi se disputer.

Lorsque sept ans plus tôt l'anneau du général avait été dérobé, le pasteur et bien d'autres avec lui, trouvèrent que le capitaine ne se donnait pas assez de peine pour le retrouver.

Toutes ces réflexions amenèrent le vieillard à la conclusion suivante :

— Il ne servira de rien que je prenne la peine de descendre de cheval ici. Le capitaine ne se soucie pas que ce soit son père ou Ingilbert Bardsson qui porte au doigt l'anneau royal. Il vaut mieux que je parle immédiatement du larcin au bailli Carelius.

Mais comme le pasteur était en train de tergiverser ainsi sur le parti à prendre, il vit que la grille d'entrée de Hedeby tournait doucement sur ses gonds et s'ouvrait toute grande.

Voilà qui paraissait bien extraordinaire, mais il y a bien des grilles qui s'ouvrent d'elles-mêmes de cette façon quand elles ne sont pas convenablement fermées, et le pasteur ne se creusa pas la tête à ce sujet. Cependant il prit la chose comme une indication, et décida d'entrer à Hedeby.

Le capitaine le reçut bien, presque mieux qu'à son habitude.

— Mon frère est bien bon de passer chez moi, dit-il. J'avais justement le grand désir de voir mon frère, et, à plusieurs reprises aujourd'hui, je me suis proposé d'aller au presbytère pour entretenir mon frère d'une circonstance tout à fait surprenante.

— Mon frère Löwensköld aurait fait là une course inutile, dit le pasteur, dès le début de l'après-midi, j'ai fait une visite paroissiale là-bas aux chalets d'Olsby, et je rentre à l'instant. Cette journée a été remplie d'aventures extraordinaires pour moi qui suis un vieillard.

— Je peux dire la même chose en ce qui me concerne. Quoique c'est à peine si j'ai quitté ma chaise, je puis affirmer à mon frère qu'il ne m'est jamais rien arrivé d'aussi étrange, et cependant je vais bientôt avoir cinquante ans, et j'ai vu bien des choses, tant pendant les dures années de guerre que depuis.

— S'il en est ainsi, dit le pasteur, je céderai la parole à mon frère Löwensköld, bien que j'aie une singulière histoire à raconter à mon honorable frère : Cependant je ne veux pas prétendre que mon aventure soit la plus étonnante des deux.

— Eh bien, dit le capitaine, il se peut aussi que mon frère ne voit rien de surprenant à mon récit. C'est tout juste pourquoi je voulais lui demander conseil. Mon frère a bien entendu parler de Gathenhielm ?

— Ce pirate criminel, ce corsaire insensé, que le roi Charles avait nommé amiral ? Qui n'a pas entendu parler de lui !

— Pendant le dîner, continua le capitaine, nous nous sommes mis à parler du temps de guerre. Mes fils et leur précepteur m'ont posé quelques questions, car les jeunes

veulent toujours qu'on leur parle de ces choses. Remarquez, mon frère, que les années de privation et de misère que nous autres Suédois avons dû subir après la mort du roi Charles ne les intéressent pas. Que leur importent la crise financière et notre terrible dénûment, non, ils ne veulent connaître que ces guerres funestes. Mon Dieu, ne croirait-on pas qu'ils comptent pour rien la reconstruction des maisons incendiées, l'établissement d'usines et de fabriques, le défrichement, la culture !…

Je crois, mon frère, que mes fils ont honte de moi et de mes contemporains, parce que nous avons mis un terme à la violence, et n'avons plus dévasté les pays étrangers. Ils sont persuadés que nous sommes inférieurs à nos pères, et que nous avons perdu l'énergie suédoise d'autrefois.

— Mon frère Löwensköld a tout à fait raison, dit le pasteur, l'amour de cette jeunesse pour la guerre est profondément regrettable.

— Quoi qu'il en soit, j'ai contenté leur envie, reprit le capitaine, et, comme ils désiraient entendre parler d'un grand héros guerrier je leur ai raconté l'histoire de Gathenhielm et de ses procédés barbares contre les marchands et les voyageurs paisibles. Je pensais, ce faisant, éveiller en eux l'épouvante et l'horreur. Comme je n'y réussissais guère, je les priai de considérer que ce Gathenhielm était véritablement né de la guerre, et je leur demandai s'ils désireraient voir la terre peuplée de pareils monstres ? Mais, avant que mes fils n'aient eu le temps de me répondre, leur précepteur prit la parole, et me pria de lui permettre de raconter à son tour une anecdote sur Gathenhielm. Quand il ajouta que cette anecdote ne ferait que fortifier ce que je ve-

nais d'exprimer au sujet de la sauvagerie effrayante et de la rage folle de ce forban, je consentis à le laisser parler.

Il commença ainsi : Après la mort de Gathenhielm, on avait déposé son corps à l'église d'Onsala, dans un sarcophage de marbre qu'il avait dérobé au roi de Danemark. Mais depuis ce temps-là l'église était hantée au grand effroi des habitants de la commune. N'en pouvant supporter davantage, ils ne trouvèrent d'autre moyen que de tirer le cadavre du cercueil et de l'enterrer sur un récif désert dans la mer lointaine. Après quoi tout redevint paisible à l'église d'Onsala. Cependant les pêcheurs, qui au cours de leur navigation étaient arrivés à proximité du nouveau lieu de repos de Gathenhielm, racontèrent que l'on entendait venir de là un tapage et un vacarme assourdissants. À tout instant, l'écume jaillissait avec violence contre le pauvre écueil, le recouvrant parfois entièrement.

Les pêcheurs croyaient comprendre que les marins et les marchands que Gathenhielm avait fait jeter par-dessus bord, après avoir capturé leurs vaisseaux, se levaient à présent de leur tombe humide pour le tourmenter et le maltraiter. On faisait bien attention de ne pas passer du côté du récif. Mais pendant une nuit obscure il arriva qu'un pêcheur s'approcha trop près de la région dangereuse. Il se sentit pris dans un tourbillon, l'écume lui sautait au visage ; et il entendit une voix tonnante qui criait :

— Va chez Gata, à Onsala, et dis à ma femme de m'envoyer sept fagots de gaules de coudrier, et deux gourdins de genévrier.

Le pasteur jusqu'ici avait écouté le récit patiemment et en silence ; mais s'apercevant que son voisin ne lui racontait en somme qu'une fort ordinaire histoire de revenant, il retint

avec peine un mouvement d'impatience. Le capitaine n'y prit pas garde.

— Mon frère comprendra que le pêcheur ne pouvait qu'obéir à cet ordre. Et la femme de Gathenhielm le fit également. Les fagots de branches de coudrier, et les gourdins les plus forts furent remis à un garçon d'Onsala qui se chargea de les emporter en mer.

Le pasteur fit à ce moment-là une si visible tentative pour interrompre le capitaine que celui-ci s'en aperçut.

— Je sais ce que pense mon frère, dit-il, j'ai pensé comme lui en écoutant ce récit pendant le dîner, et cependant je supplie mon frère de bien vouloir m'écouter malgré tout. J'allais dire que ce garçon d'Onsala devait être un individu bien courageux, et réellement soumis à son patron, sinon il n'aurait pas osé accomplir sa mission.

Lorsqu'il arriva à proximité du lieu d'ensevelissement, les vagues assaillaient le récif de tous côtés, comme par une violente tempête, et l'on entendait de loin des cris et des bruits de bataille.

Mais le garçon se rapprochant autant qu'il put du récif réussit à y jeter à la fois les gourdins et les fagots. Là-dessus, il s'éloigna à force de rames de cet endroit terrible.

— Mon honorable frère… interrompit le pasteur, mais le capitaine ne se laissa pas décontenancer.

— Il n'alla cependant pas très loin ; au bout d'un moment il laissa ses avirons au repos pour voir s'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire ; et, il n'attendit pas en vain, car, tout à coup, l'écume jaillit à une hauteur prodigieuse au-dessus du rocher, le vacarme était semblable au

tumulte du combat, et la mer retentissait d'effroyables cris de détresse.

Cela dura quelques instants, mais en diminuant graduellement d'intensité. À la fin les vagues s'arrêtèrent de s'élancer avec furie contre la tombe de Gathenhielm. Celle-ci fut bientôt aussi paisible et silencieuse que tout autre récif. Le garçon leva alors ses avirons pour rentrer chez lui. À ce moment même une voix de tonnerre l'apostropha sur un ton de triomphe.

— Va chez Gata, à Onsala, et dis à ma femme que Lasse Gathenhielm a eu raison de ses ennemis, aussi bien après sa mort que de son vivant.

Le pasteur était resté à écouter, la tête penchée. Maintenant que l'histoire était finie, il leva les yeux et regarda le capitaine d'un air interrogateur.

— Lorsque le précepteur dit les derniers mots, continua le capitaine, je me rendis bien compte que mes fils éprouvaient de la sympathie pour ce bandit de Gathenhielm, et étaient enchantés d'entendre parler de son outrecuidance. C'est pourquoi je fis observer que cette histoire me paraissait bien composée, mais qu'elle ne pouvait guère être qu'un mensonge. Car, ajoutai-je, si un pirate sauvage comme Gathenhielm avait eu la force de se défendre même après la mort, comment peut-on expliquer que mon père qui était une foudre de guerre de la même trempe que Gathenhielm, mais en plus de cela un bon et honnête homme, ait pu laisser pénétrer un voleur dans sa tombe et se faire prendre son bien le plus cher, sans avoir la force d'empêcher ce larcin ou du moins de tourmenter par la suite le coupable.

À ces mots, le pasteur se leva avec une vivacité inaccoutumée.

— C'est précisément ce que je pense, dit-il.

— Oui, mais écoutez ce qui s'est passé, reprit le capitaine. À peine avais-je fini de parler que j'entendis derrière ma chaise quelqu'un gémir à haute voix. Et ce gémissement ressemblait tellement au soupir que mon défunt père avait l'habitude de pousser lorsqu'il était tourmenté par les infirmités de l'âge que je le crus derrière moi, et je me levai de ma chaise en sursaut… Je n'ai évidemment rien vu. Mais j'étais si sûr de l'avoir entendu, que je ne voulus plus m'asseoir à table, et suis resté ici tout seul plongé dans mes pensées jusqu'à présent.

Et je désirais fort avoir l'avis de mon vénérable frère sur cette question. Est-ce mon père que j'ai entendu pousser un soupir de détresse au sujet du trésor disparu ? Si je croyais qu'il puisse le regretter sans cesse, j'irais plutôt de maison en maison faire des recherches, que de le laisser ne fut-ce qu'un instant éprouver le cruel chagrin, dont ce soupir est une preuve.

— Voici la deuxième fois aujourd'hui qu'il me faut répondre à la question de savoir si le général défunt se désole encore d'avoir perdu son anneau et s'efforce d'en reprendre possession, dit le pasteur. Mais avant tout, avec l'autorisation de mon honorable frère, je vais raconter mon histoire, puis nous discuterons ensemble de ces choses.

Là-dessus le pasteur fit sont récit, et il s'aperçut que ses craintes au sujet du peu d'intérêt que le capitaine portait à la cause de son père, n'étaient pas fondées. Il ne se doutait pas que les sentiments des fils de Lodbrok puissent se retrouver

chez les gens les plus pacifiques. « Les jeunes cochons grognent toujours lorsqu'ils apprennent les souffrances qu'a endurées le vieux cochon » [1].

Le pasteur vit les veines du capitaine se gonfler sur son front, et ses poings se serrer à faire blanchir ses articulations.

Une colère effrayante s'était emparée de lui. Naturellement, le pasteur exposa l'affaire selon ses idées. Il dit que la colère de Dieu avait frappé les malfaiteurs, et ne voulut en aucune façon reconnaître une intervention du mort. Mais le capitaine interpréta tout ce qu'il entendait d'une autre façon. Il comprenait à présent que son père n'avait pas eu de repos dans sa tombe parce qu'on avait ôté l'anneau de son index.

Il fut saisi d'angoisse et de repentir pour avoir jusqu'ici pris les choses trop à la légère. Il lui sembla que son cœur souffrait d'une blessure douloureuse.

Le pasteur qui voyait combien il était bouleversé eut presque peur de raconter que la bague lui avait été reprise et cette nouvelle fut reçue avec une sorte de satisfaction farouche.

— C'est une chance qu'un de ces bandits nous reste encore et qu'il soit tout aussi indigne que les autres, dit le capitaine Löwensköld, le général a frappé les parents et les a frappé durement ; c'est à moi d'agir maintenant.

La voix du capitaine avait pris un accent de dureté impitoyable. Le pasteur se sentit de plus en plus inquiet. Il crai-

---

[1] Allusion à un conte populaire

gnit que le capitaine n'écorchât Ingilbert de ses propres mains ou ne voulût le fouetter à mort.

— J'ai considéré de mon devoir de faire la commission du mort à mon frère Löwensköld, dit le pasteur, mais j'espère que mon frère ne va pas se laisser aller à quelque action précipitée. Je me propose maintenant d'informer le bailli du vol dont j'ai été victime.

— Il en sera de cela comme mon frère voudra, dit le capitaine. J'objecterai cependant que c'est prendre une peine inutile, car cette affaire me regarde.

Après cela, le pasteur vit qu'il n'avait plus rien à gagner à rester à Hedeby. Il remonta donc à cheval aussi vite qu'il put, afin de pouvoir prévenir le bailli avant la nuit.

Mais le capitaine Löwensköld réunit tout son monde et fit le récit de ce qui s'était passé. Puis il demanda si on voulait le suivre le lendemain matin à la poursuite du voleur. Personne ne refusa de rendre ce service à lui et au général et on consacra tout le reste de la soirée à réunir toutes les armes possibles : de vieux mousquets, de courts épieux de chasse, de longues épées, des gourdins, des faux.

VI

Ce furent au moins cinquante hommes qui accompagnèrent le capitaine le lendemain matin lorsqu'il partit à la chasse au voleur. Ils étaient de belle humeur pour le combat ; leur cause était juste et de plus ils se fiaient au général : Puisque le défunt avait mené les choses aussi loin, il les conduirait bien jusqu'à leur heureuse conclusion.

Cependant les véritables terres incultes ne commençaient qu'à un mille (suédois) au delà de Hedeby. Au début, ils traversèrent un large fond de vallée en partie cultivée et couverte de petites granges.

Ici et là sur les collines s'élevaient d'assez grands villages. L'un d'eux était Olsby où Bard Bardsson avait eu sa maison avant que le général ne l'eut incendiée. Plus loin la vaste forêt couvrait la terre comme une épaisse fourrure ; la masse des arbres serrés les uns contre les autres ne s'arrêtait plus. Mais cependant il y subsistait quelques traces de l'emprise de l'homme. La forêt était traversée de petits sentiers qui menaient à des chalets d'été ou à des charbonnières.

Le capitaine et ses gens prirent en quelque sorte une autre attitude, quand ils entrèrent dans le bois. Il leur était déjà arrivé de pousser jusque-là en chassant le gros gibier et voici que la frénésie de la chasse s'emparait d'eux. Ils se mirent à jeter des regards perçants dans les fourrés, et leur démarche était tout autre. Elle se fit légère et furtive.

— Il faut nous mettre d'accord sur un point, mes garçons, dit le capitaine ; nul d'entre vous ne risquera son salut à cause de ce voleur, mais vous me le laisserez à moi. Voyez seulement à ce qu'il ne puisse s'échapper.

Cet ordre faillit ne pas être obéi. Tous ceux qui la veille vivaient pacifiquement et s'occupaient à faire sécher le foin sur des claies, brûlaient du désir de donner à Ingilbert le voleur une sérieuse correction.

Cependant ils étaient parvenus au cœur de la forêt où les sapins qui s'élevaient depuis la nuit des temps poussaient si drus qu'ils étendaient un toit ininterrompu au-dessus de leurs têtes et que toute végétation avait cessé de croître à leurs pieds. Seule la mousse couvrait encore la terre. Ils virent alors venir à eux trois hommes qui en portaient un quatrième sur une civière de branchages.

Le capitaine et sa troupe se hâtèrent à leur rencontre et les porteurs s'arrêtèrent en voyant une si grande quantité de gens. Ils avaient posé quelques larges feuilles de fougère sur le visage de l'homme couché, de sorte que personne ne pouvait voir qui il était, mais les gens de Hedeby crurent le reconnaître cependant ; et il se fit un mouvement parmi eux. Ils ne virent pas le vieux général à côté d'eux, non, certes, ni même une ombre fugitive qui décelât sa présence. Mais ils eurent la certitude qu'il était là. Il était venu avec le mort dans la forêt. Il se tenait près de lui et le montrait du doigt.

Les trois hommes qui portaient la civière étaient de braves gens bien connus. C'était Erik Ivarsson qui avait une grande ferme à Olsby et son frère Ivar Ivarsson qui ne s'était jamais marié, mais était resté près de son frère dans la maison paternelle. Ces deux là étaient déjà âgés, mais le troisième était un jeune homme. Lui aussi on le connaissait

bien ; il s'appelait Paul Eliasson et était le frère adoptif des frères Ivarsson.

Le capitaine s'approcha des Ivarsson et ceux-ci déposèrent le brancard pour le saluer et lui serrer la main. Mais on eut dit que le capitaine ne voyait pas les mains tendues. Il ne pouvait détourner les yeux des feuilles de fougère qui recouvraient le visage de celui qui était étendu sur la civière.

— Est-ce Ingilbert Bardsson qui est là ? demanda-t-il d'une voix étrangement dure. Il semblait parler contre son gré.

— Oui, dit Erik Ivarsson, mais comment le capitaine peut-il le savoir ? Le capitaine l'a-t-il reconnu à ses vêtements ?

— Non, dit le capitaine, je ne l'ai pas reconnu à ses vêtements, je ne l'ai pas vu depuis cinq ans.

Les gens du capitaine aussi bien que les trois étrangers le regardaient avec étonnement. Chacun pensait qu'il se passait en lui quelque chose d'insolite et de mystérieux ce matin-là. Il n'était pas le même et n'avait plus rien de sa politesse et de son amabilité accoutumées.

Il se mit à questionner les Ivarsson. Qu'allaient-ils faire dans le bois à cette heure matinale, et où avaient-ils trouvé Ingilbert ? Les Ivarsson étaient de riches paysans considérés et ne se prêtèrent pas volontiers à un interrogatoire de ce genre ; cependant il tira d'eux l'essentiel.

Ils étaient partis la veille pour apporter aux gens de leurs chalets, à quelques lieux au fond des bois, de la farine et d'autres provisions, et ils avaient passé la nuit avec eux. Dès les premières heures du jour, ils avaient pris le chemin du re-

tour et Ivar Ivarsson avait dépassé les autres. Ivar Ivarsson avait été soldat. Il connaissait l'art de marcher ; il n'était pas facile d'aller à son pas. Lorsqu'il fut à une bonne distance de ses compagnons, il aperçut un homme qui venait à sa rencontre sur le sentier. La forêt était moins touffue à cet endroit ; il n'y avait pas de broussailles, mais rien que de gros troncs et Ivar avait vu l'homme de très loin. Mais il ne l'avait pas reconnu tout de suite. Quelques lambeaux de brumes flottaient entre les arbres et quand les rayons du soleil les frappaient, ils en faisaient une fumée jaune. On pouvait voir au travers, mais pas distinctement.

Ivar Ivarsson avait remarqué que, lorsque celui qui venait vers lui dans le brouillard l'avait aperçu, il s'était arrêté et dans un mouvement d'effroi avait jeté ses deux mains en avant comme pour se protéger d'un danger. Et même quand Ivar se fut avancé de quelques pas, l'autre était tombé à genoux et lui avait crié de ne pas s'approcher davantage.

Il avait l'air de ne pas avoir son bon sens, et Ivar Ivarsson s'apprêtait à courir vers lui pour le rassurer, mais l'autre se relevant avait pris la fuite dans la forêt. Il n'était pas allé loin ; presque aussitôt, il était tombé à la renverse et était resté étendu sans bouger.

Lorsque Ivar Ivarsson arriva près de lui, il venait de mourir.

Ivar Ivarsson vit alors que l'homme était Ingilbert Bardsson, le fils de Bard Bardsson, qui vivait autrefois à Olsby, puis qui était parti s'installer dans une cabane au fond des bois depuis que sa ferme avait brûlé et que sa femme s'était jetée à l'eau. Il ne pouvait s'expliquer qu'Ingilbert fût tombé mort sans qu'aucune main se fût levée contre lui, et il essaya de le ranimer. Mais ce fut en vain.

Quand les autres le rejoignirent ils virent aussitôt que le jeune homme était mort. Mais, comme les Bardsson avaient été leurs voisins à Olsby, ils n'avaient pas voulu laisser Ingilbert dans la forêt. Ils avaient donc fabriqué un brancard et emporté le mort.

Le capitaine écoutait le récit en silence et d'un air sombre. En somme tout cela était très vraisemblable. Ingilbert semblait tout équipé pour un long voyage : sac au dos, souliers aux pieds ! Et l'épieu de chasse qui était sur le brancard lui appartenait sans doute.

Il avait évidemment eu l'intention de partir pour l'étranger, afin de vendre l'anneau. Dans la brume de la forêt il avait aperçu Ivar Ivarsson et cru voir le fantôme du général. Voilà certes comment les choses s'étaient passées. Ivar Ivarsson portait un vieil uniforme de soldat et les bords de son chapeau étaient relevés à la mode du temps de Charles XII. La distance, le brouillard et la mauvaise conscience d'Ingilbert expliquaient la méprise. Mais le mécontentement du capitaine ne se dissipait pas. Il avait été prêt à étouffer Ingilbert Bardsson entre ses bras robustes. Il fallait un dérivatif à sa soif de vengeance, et il n'en trouvait pas.

Cependant, il sentait lui-même qu'il était absurde et il se domina si bien qu'il put raconter aux Ivarsson pourquoi lui et ses gens s'étaient rendus dans la forêt ce matin-là. Et il ajouta qu'il voulait vérifier si le mort était encore en possession de l'anneau.

Il était dans une telle disposition d'esprit qu'il eût souhaité voir les hommes d'Olsby refuser de le laisser faire, afin qu'il pût combattre pour son droit.

Ils trouvèrent, au contraire, ses exigences tout à fait justifiées, et se retirèrent quelque peu de côté, tandis que les gens du capitaine fouillaient les poches du mort, ses chaussures, son sac, toutes les coutures de ses vêtements.

Le capitaine suivit au début les recherches avec une grande attention, mais à un certain moment, jetant les yeux par hasard sur les paysans il crut remarquer qu'ils échangeaient des regards moqueurs comme s'ils avaient été sûrs qu'il ne trouverait rien.

C'est ce qui arriva, il fallut s'arrêter de rechercher l'anneau.

Les soupçons du capitaine se reportèrent alors naturellement sur les trois paysans. Il en fut de même de ses gens. Où la bague avait-elle passé ? Ingilbert l'avait évidemment emportée dans sa fuite. Où se trouvait-elle à présent ?

Une fois encore personne ne vit le général, mais on devinait sa présence. Il était au milieu de l'assistance et montrait du doigt les trois hommes d'Olsby. C'étaient eux qui avaient l'anneau.

Il était plus que plausible qu'ils eussent fouillé les poches du mort et trouvé le trésor dérobé. Il était possible aussi que l'explication des faits qu'ils venaient de donner fût fausse et que tout se fût passé autrement. Ces gens, qui étaient du même village que les Bardsson, devaient savoir que ceux-ci possédaient la bague. Ils avaient appris sans doute que Bard était mort et lorsqu'ils avaient rencontré son fils dans la forêt, ils avaient compris qu'il avait l'intention de s'enfuir avec le trésor. Aussitôt ils étaient tombés sur lui et l'avaient tué pour s'approprier son larcin.

On ne voyait aucune trace de sang sur Ingilbert, sauf une blessure au front. Les Ivarsson avaient dit que sa tête avait frappé contre une pierre, lorsqu'il était tombé, mais cette blessure ne pouvait-elle pas aussi provenir de ce gourdin grossier que Paul Eliasson tenait en mains ?

Le capitaine avait les yeux fixés à terre. Un combat se livrait en lui. Il n'avait jamais entendu dire que du bien de ces trois hommes ; et il lui répugnait de penser qu'ils avaient assassiné et volé.

Tous ses gens s'étaient massés autour de lui, quelques-uns brandissaient déjà leurs armes. Aucun d'eux ne s'imaginait qu'on quitterait ces lieux sans combat.

Alors Erick Ivarsson s'avança vers le capitaine :

— Mon frère et moi et même Paul Eliasson qui est notre fils adoptif et va bientôt être mon gendre, voyons bien ce que le capitaine et ses gens pensent sur notre compte. Nous sommes donc d'avis de ne pas nous séparer sans que le capitaine fasse fouiller aussi nos poches et nos vêtements.

À cette offre, l'ombre qui obscurcissait l'âme du capitaine se dissipa quelque peu. Il fit des objections ; les deux Ivarsson et leur fils adoptif étaient de ces gens que nul soupçon ne peut effleurer.

Mais les paysans voulaient mettre fin à cette histoire. Ils commencèrent eux-mêmes à retourner leurs poches, à ôter leurs souliers, et le capitaine, d'un signe, ordonna à ses gens de les laisser faire à leur volonté.

On ne découvrit pas l'anneau, mais dans la hotte d'écorce de bouleaux que Ivar Ivarsson portait sur son dos, se trouvait une petite bourse en peau de chèvre.

— Cette bourse-là est-elle à vous ? demanda le capitaine après qu'il l'eût examinée et vu qu'elle était vide.

Si, à ce moment, Ivar Ivarsson avait répondu que oui, les choses en seraient restées là, sans doute, mais au lieu de cela, il dit avec le plus grand calme du monde :

— Non elle était par terre non loin de l'endroit où Ingilbert est tombé, je l'ai ramassée et l'ai jetée dans la hotte parce qu'elle me paraissait en bon état.

— C'est justement dans une bourse semblable que se trouvait l'anneau lorsque le pasteur l'a jeté à Ingilbert, dit le capitaine ; et l'ombre était revenue à la fois dans sa voix et sur son visage.

Il n'y a pas autre chose à faire pour vous, les Ivarsson, que de m'accompagner chez le bailli, si vous ne voulez pas me livrer la bague de bon gré.

Mais alors la patience des hommes d'Olsby prit fin.

— Ce n'est pas le capitaine qui a le droit de nous arrêter, dit Erick Ivarsson. En même temps il saisit l'épieu de chasse qui était à côté d'Ingilbert pour se frayer un chemin, son frère et son gendre se rangèrent à côté de lui.

Les gens de Hedeby reculèrent de saisissement, à l'exception du capitaine qui riait de satisfaction de trouver enfin dans l'action un dérivatif à sa colère. Il tira son sabre et d'un coup brisa l'épieu.

Ce fut le seul fait d'armes de cette bataille. Les gens du capitaine, eux-mêmes, le tirèrent en arrière, et lui arrachèrent son sabre des mains.

Or le bailli Carelius avait lui aussi jugé opportun de se rendre dans la forêt ce matin-là. On l'aperçut juste au bon moment, qui venait par le sentier suivi d'un garde.

Il fut procédé aussitôt à de nouvelles recherches et à un nouvel interrogatoire, mais en fin de compte Erick Ivarsson, son frère Ivar et leur fils adoptif furent, malgré tout, conduits en prison sous bonne garde et inculpés d'assassinat et de vol.

VII

En ce temps là, qui peut le nier, il y avait chez nous, en Värmland, de grands bois, mais de petits champs, de larges cours de fermes, mais des maisons étroites, des routes médiocres, mais des côtes raides. Les portes étaient basses, mais les seuils élevés, les églises d'aspect misérable, mais les prêches fort longs ; les jours de joie arrivaient rarement, mais les soucis se pressaient innombrables.

Et cependant tout cela ne faisait pas des habitant du Värmland, des geignards ou des rabat-joie.

Il est vrai que les gelées détruisaient les semences, que les bêtes sauvages exerçaient leurs ravages sur le bétail, et la rougeole les siens sur les petits enfants, mais il est vrai aussi que les gens conservaient leur bonne humeur aussi longtemps que possible. Sinon que serait-il donc advenu d'eux ? Peut-être leur courage provenait-il de ce qu'ils avaient une source de consolation à la maison même. Le pauvre, comme le riche la possédait, elle ne faiblissait, ni ne tarissait.

Ne croyez pas au moins que cette consolation était quelque chose de solennel ou de grandiose, comme, par exemple, la parole de Dieu, la paix de la conscience ou le bonheur de l'amour ! Ne croyez pas non plus que c'était quelque chose de vulgaire ou de dangereux, comme l'alcoolisme ou le jeu de dés.

Non, elle était toute innocente, et ordinaire. C'était tout simplement le feu qui flambait dans la cheminée aux soirs d'hiver.

Mon Dieu que la plus petite demeure en était donc embellie, comme elle devenait confortable !

La flamme s'entretenait avec les gens de la maison, tant que le soir durait. Elle pétillait, jetait des étincelles, on eut dit qu'elle se moquait d'eux. Puis elle crachait et grondait comme si elle voulait contrefaire quelqu'un de bourru et de hargneux.

Parfois la flamme ne savait plus comment tirer parti d'une branche noueuse. Elle emplissait alors la pièce de fumée pour faire comprendre aux hommes qu'on lui faisait faire trop maigre chère. Parfois aussi elle se réduisait à un simple tas de braises, juste au moment où tout le monde était en plein travail de sorte qu'il fallait poser les mains sur ses genoux et rire aux éclats jusqu'à ce qu'elle s'élevât de nouveau.

Elle se montrait malicieuse surtout, quand la mère de famille arrivait avec ses marmites à trois pieds et exigeait qu'elle fit cuire le repas.

Il arrivait quelquefois qu'elle fût dispose et serviable, et fît son affaire vite et bien, mais la plupart du temps elle dansait légère et folâtre durant des heures entières autour de la marmite où la bouillie n'arrivait pas à cuire.

Oh que les yeux du maître de la maison brillaient, lorsqu'il rentrait mouillé et frissonnant d'avoir pataugé dans la neige, et que la flamme l'entourait aussitôt de chaleur et de bien-être !

Qu'il faisait bon penser à cette lumière vigilante qui se répandait au dehors par les sombres nuits d'hiver. Elle guidait les pas du pauvre voyageur, et jetait l'effroi parmi les lynx et les loups.

La flamme pouvait plus encore que d'éclairer et de faire cuire le repas. Elle s'entendait à des choses plus extraordinaires qu'à pétiller, à jeter des étincelles, à cracher, à nous servir ! ! Elle était capable encore d'éveiller le goût du jeu dans l'âme humaine.

L'âme de l'homme n'est-elle pas elle aussi une flamme qui se joue ? Elle voltige et s'agite en lui, au-dessus de lui, autour de lui, comme la flamme autour du bois raboteux.

Lorsque ceux qui étaient réunis aux soirs d'hiver autour du foyer restaient un instant à contempler le feu en silence, la flamme se mettait à parler à chacun d'eux en particulier dans sa propre langue !…

— Âme humaine, ma sœur, disait la flamme, n'es-tu pas une flamme comme moi ! Pourquoi es-tu si sombre, si pesante ?

— Flamme, ma sœur, répondait l'âme, j'ai fendu du bois, j'ai pris soin du ménage tout le jour ; je n'ai plus que la force de rester tranquille et de te regarder.

— Hé je le sais bien, reprenait la flamme, mais voici le soir. Fais comme moi, voltige, éclaire, joue et réchauffe !

Et l'âme écoutait la flamme, et se mettait à jouer.

On racontait des légendes, on devinait des énigmes. On pinçait les cordes du violon, on enjolivait d'arabesques et de rosaces les brouettes et les outils. On jouait à des jeux de société, on chantait des chansons, on délivrait aussi des gages et on se rappelait des dictons du temps passé. Pendant ce temps les membres engourdis se dégelaient, la mauvaise humeur disparaissait comme par miracle. Les gens se sen-

taient revivre, et se donnaient du bon temps. Ils reprenaient courage pour supporter leur pénible et misérable vie.

Avant tout la flamme faisait naître des récits d'aventures et de toutes sortes de merveilleux exploits. Ils amusaient les vieux et les jeunes, la source n'en tarissait jamais, car, Dieu soit loué, il y a toujours eu assez d'exploits et d'aventures en ce monde.

Mais jamais il n'y en eut en telle abondance qu'au temps du roi Charles. C'était le héros des héros ; lui et ses hommes fournirent une riche matière aux conteurs.

Les anecdotes qui couraient sur leur compte, ne disparurent point avec la mort et la puissance du roi. Elles lui survécurent ; ce fut l'héritage le plus précieux qu'il laissa.

On racontait de préférence les aventures du roi lui-même. Ce qui plaisait le plus ensuite, c'était de parler du général de Hedeby, que l'on avait vu, avec qui l'on s'était entretenu, que l'on connaissait de la tête aux pieds.

Le général était si fort qu'il pouvait faire plier une barre de fer, comme d'autres des copeaux de bois. Il avait appris qu'à Smedeby, du côté de Svartsjö, vivait un forgeron qui faisait les meilleurs fers à cheval à plusieurs lieues à la ronde. Le général vint le voir, et, pria le brave Michel de Smedeby de ferrer son cheval. Lorsque le forgeron sortit de la forge avec un fer tout prêt, le général demanda à le voir. Le fer à cheval était à la fois solide et bien fait, mais le général éclata de rire lorsqu'il l'aperçut : « C'est ceci, que tu appelles du fer ? » dit-il tout en pliant le fer à cheval et en le brisant en deux morceaux. Le forgeron prit peur. Il crut avoir fait du mauvais travail. « Il a dû y avoir une paille dans le métal », dit-il, et il se hâta de rentrer dans la forge pour en fabriquer

un autre. Il en advint de celui-ci comme du premier avec cette différence que le général le saisit à la manière d'une paire de ciseaux jusqu'à ce qu'il se rompît lui aussi.

Alors Michel commença à concevoir des soupçons.

— Ou bien tu es le roi Charles lui-même, ou bien tu es Bengt le Fort de Hedeby, dit-il au général.

— Tu ne devines pas si mal que ça Michel, répondit le général, puis il le paya largement tant pour le nouveau fer à cheval que pour les deux autres qu'il avait brisés.

D'innombrables histoires couraient sur le général ; on en racontait, on en racontait… Dans tout le canton il n'y avait personne qui ne le connût, et n'éprouvât du respect et de l'admiration pour lui.

On savait aussi à quoi s'en tenir au sujet de la bague, qu'il avait emportée dans la tombe, mais qui lui avait été volée par suite de l'avidité des hommes.

Tout cela fait comprendre que si quelque chose pouvait intéresser les gens, exciter leur curiosité ou leur indignation, c'était bien la découverte de l'anneau et sa nouvelle disparition, puis le fait qu'Ingilbert avait été trouvé mort dans la forêt et que les hommes d'Olsby étaient en prison, accusés d'avoir voulu s'approprier le trésor du général.

Lorsque ceux qui avaient assisté au culte du dimanche rentraient chez eux dans l'après-midi, on leur laissait à peine le temps d'ôter les vêtements qu'ils portaient pour aller à l'église, et d'avaler quelques bouchées avant de les interroger sur tous les témoignages, sur tous les aveux, et sur ce que l'on pensait de la condamnation qui frapperait les accusés.

On ne parlait plus d'autre chose. Chaque soir, il y avait des assemblées autour du feu de la cheminée, dans toutes les maisons, qu'elles fussent grandes ou petites, habitées par de modestes fermiers ou par des gens d'importance.

Cette affaire était étrange et inquiétante, on n'arrivait pas à y voir clair ; comment se risquer à émettre un jugement décisif, alors qu'il était difficile, autant dire impossible de croire que les Ivarsson et leur fils adoptif eussent tué un homme pour s'emparer d'une bague.

Et d'abord, Erik Ivarsson qui était un homme riche, propriétaire de grands biens et de plusieurs maisons. S'il avait un défaut c'était de se montrer arrogant et par trop jaloux de son honneur. Voici pourquoi on ne pouvait vraiment pas se mettre en tête qu'il eût été capable de commettre une action déshonorante même pour le plus grand trésor du monde.

Encore moins était-on enclin à soupçonner son frère Ivar. Il était pauvre c'est certain, mais il habitait chez Erik Ivarsson qui lui donnait en abondance ce qu'il pouvait désirer. Il était de plus si généreux qu'il distribuait tout ce qui lui appartenait. Comment serait-il venu à l'esprit d'un tel homme d'assassiner et de voler ?

En ce qui concernait Paul Eliasson, on savait qu'il était tenu en haute estime chez les Ivarsson et qu'il devait épouser Marit Eriksdotter (fille d'Erik) qui était l'unique héritière de son père.

À part cela, c'était lui que l'on aurait soupçonné le plus facilement car il était Russe de naissance, et on savait bien que les Russes ne considéraient pas le vol comme un péché. Ivar Ivarsson avait ramené Paul avec lui lorsqu'il était revenu de Russie où il avait été fait prisonnier. L'enfant avait

alors trois ans, il avait perdu ses parents et serait mort de faim dans son propre pays. Il avait été élevé dans le respect de la justice et de l'honnêteté. Marit Eriksdotter et lui avaient grandi ensemble ; ils s'étaient aimés de tous temps ; était-il admissible qu'avec de telles perspectives de bonheur et de richesse on puisse mettre tout en jeu en dérobant une bague ?

D'autre part, on pensait au général, au général dont on avait entendu raconter les aventures depuis qu'on était tout petit, au général qu'on connaissait aussi bien que son propre père, au général qui était grand et fort et digne de foi, au général qui était mort et à qui on avait volé ce qu'il possédait de plus précieux.

Le général savait qu'Ingilbert Bardsson emportait la bague dans sa fuite, sinon Ingilbert aurait pu continuer sa route en paix, et ne serait pas mort. Le général devait savoir aussi que les trois hommes d'Olsby étaient en possession de son trésor, sinon ils n'auraient pas rencontré le capitaine, ils n'auraient pas été arrêtés, ils n'auraient pas été mis en prison.

C'était une chose bien compliquée que de porter un jugement équitable sur tout ceci, mais on se fiait plus au général qu'au roi Charles lui-même et dans la plupart des cours de justice qui se tinrent dans les demeures des petites gens on condamna les inculpés.

Cependant, le véritable tribunal qui siégea dans la maison commune du canton de Bro, après avoir examiné les accusés avec la plus grande sévérité, n'arrivant pas à se convaincre de leur culpabilité, se vit obligé d'absoudre les trois hommes d'Olsby du crime d'assassinat et de vol, au grand étonnement de presque tout le monde.

Les accusés malgré cela ne furent pas relâchés car le jugement du tribunal cantonal devait être contrôlé par la Cour d'Appel, et la Cour d'Appel considéra que les hommes d'Olsby étaient coupables et devaient être pendus.

Cette condamnation non plus ne fut pas exécutée, la Cour d'Appel étant obligée d'en référer au roi pour la ratification du jugement.

Lorsque le roi eut statué et que son jugement fut publié, les gens qui revenaient de l'église s'abstinrent pour une fois de leur plein gré de se mettre à table avant d'avoir communiqué le texte de l'édit royal à ceux qui étaient restés à la maison.

Ce texte disait en résumé : puisqu'il paraît évident, que l'un des trois accusés a assassiné et volé, mais qu'aucun d'eux ne veut s'avouer coupable, Dieu lui-même prononcera entre eux. À la prochaine assemblée populaire, et en présence des juges, du jury et du peuple, ils devront jeter les dés tous les trois. Celui qui fera le coup le plus bas, sera considéré comme ayant commis le crime, et devra pour sa peine, perdre la vie par pendaison. Mais les deux autres inculpés seront relâchés sans plus et pourront reprendre leur existence habituelle.

C'était là un jugement sage, un jugement équitable, et tous les gens de par ici en Värmland en furent satisfaits. N'était-ce pas beau de la part du vieux roi de ne pas se croire plus avisé que tout autre dans cette affaire obscure, mais d'en appeler à Celui qui sait tout. Enfin on allait être sûr de voir la vérité se faire jour.

Il y avait, du reste, quelque chose de tout à fait particulier dans ce procès. Il n'était pas intenté par un homme

contre un autre homme, mais c'était un mort qui était partie dans l'affaire, un mort qui voulait rentrer en possession de son bien. En d'autres cas, on aurait pu hésiter à recourir aux dés, mais non dans ce cas là. Le général défunt n'ignorait pas en quelles mains se trouvait son anneau, et voilà précisément ce qu'il y avait de mieux dans le jugement du roi. Il donnait au vieux général lui-même l'occasion de condamner et d'absoudre.

Il semblait presque que le roi Fredrick avait eu l'intention de lui laisser prononcer le verdict. Peut-être l'avait-il connu au temps lointain de la guerre, et savait-il que c'était un homme en qui on pouvait avoir confiance.

Il était bien possible que ce fût là l'idée du roi. Mais qui pouvait le savoir en somme ?

Quoi qu'il en soit, tout le monde voulut aller à l'Assemblée au moment où devait paraître la justice de Dieu. Tous ceux qui n'étaient pas trop vieux pour marcher ou trop petits pour se traîner à quatre pattes, se mirent en route. Depuis bien des années, il n'y avait rien eu d'égal à cette affaire extraordinaire. On ne pouvait vraiment se contenter d'apprendre peu à peu par les autres comment les événements s'étaient déroulés ! Non il fallait y assister soi-même.

Il est certain que les fermes étaient clairsemées, il est certain aussi que d'habitude on pouvait faire des lieues sans rencontrer âme qui vive. Mais, lorsque tous les habitants du canton se trouvèrent réunis, ils furent presqu'obligés de s'entasser les uns sur les autres tant ils étaient nombreux. Serrés sur plusieurs rangs devant la maison commune, on eut dit un essaim devant une ruche en été. Et comme les abeilles en train d'essaimer, les gens n'étaient pas dans leur humeur ordinaire.

Ils n'étaient pas attentifs et solennels comme à l'église, encore moins étaient-ils gais et pleins de bonhomie comme à la foire ; non, ils étaient féroces et irritables, en proie à la haine, et assoiffés de vengeance.

Quelqu'un s'en étonnera-t-il ? Ils avaient avec le lait maternel sucé la crainte des malfaiteurs. On les avait endormis par des chansons sur les vagabonds et les proscrits errants. Ils considéraient les voleurs et les assassins comme une engeance abominable, à leurs yeux ce n'étaient plus des hommes, mais peut-être des enfants supposés changés en nourrice. Qui donc aurait songé à leur montrer de la pitié ?

Toute la foule savait qu'un être dangereux de cette espèce devait être jugé ce jour-là, et elle s'en réjouissait.

— Voilà un de ces démons avides de sang qui va, Dieu soit loué, quitter cette vie, se disait-on. Au moins n'aura-t-il plus l'occasion de nous nuire.

Le jugement de Dieu ne devait pas avoir lieu dans la salle de l'Assemblée, mais ce qui valait bien mieux, tout devait se passer au dehors.

Il fut naturellement pénible de voir une compagnie de soldats former barrage sur la place devant la maison commune. On ne pouvait s'approcher suffisamment et les militaires qui interdisaient le passage furent gratifiés de plus d'une injure. Personne ne s'y serait risqué à un autre moment, mais, ce jour-là, chacun était hardi et impertinent.

La population ayant été autorisée à venir de bonne heure, chacun s'était hâté de s'installer le plus près possible de l'espace découvert devant la maison commune.

Les heures d'attente debout passèrent lentement, car on n'avait pas de quoi se distraire.

Enfin, l'huissier sortit du tribunal et posa un grand tambour au milieu de la place. Ce fut déjà un soulagement, car on voyait que ceux qui siégeaient là dedans, pensaient en finir avant la nuit. L'huissier apporta aussi une chaise et une table avec un encrier et une plume pour le greffier. Puis il vint ensuite avec un petit cornet dans lequel roulait deux dés qu'il jeta à plusieurs reprises sur le tambour. Il voulait vérifier s'ils ne se prêtaient à aucune fraude, et tombaient bien tantôt ici, tantôt là, comme il est d'usage pour les dés.

Ceci terminé, il se dépêcha de rentrer à nouveau, et il ne faut pas s'en étonner, car il suffisait qu'il se montrât pour que le peuple lui criât des méchancetés et des malices.

Le juge et les jurés traversèrent un peu plus tard le barrage de la troupe, et se dirigèrent à pied ou à cheval vers la maison commune. Dès que l'un d'eux se montrait, la foule s'agitait. On ne se contentait pas de chuchoter et de faire des commérages entre soi comme on aurait fait d'habitude ; loin de là, on saluait chaque nouvel arrivant par des remarques bruyantes. Et personne ne pouvait empêcher ces impertinences ; ceux qui attendaient étaient nombreux, et il n'aurait pas fait bon s'y frotter.

Les notabilités qui vinrent à leur tour disparurent aussi dans la maison. C'était Löwensköld de Hedeby, le pasteur de Bro, le maître de forges d'Edeby, le capitaine de Helgesäter, bien d'autres encore, cela va sans dire. On leur donna à entendre à tous qu'ils étaient bien privilégiés de ne pas devoir rester debout, et se battre pour avoir une place, et on ajouta à ces paroles quelques bonnes vérités de plus.

Lorsqu'on ne pouvait adresser d'injures à personne autre, on apostrophait une jeune fille qui restait, elle aussi, le plus près possible de l'emplacement réservé.

Elle était petite et menue, et, de minute en minute, les hommes essayaient de se frayer un passage et de prendre sa place. Si quelqu'un y parvenait, un des voisins lui criait qu'elle était la fille d'Erik Ivarsson d'Olsby. Après quoi on la laissait rester en paix où elle était.

Par contre, les paroles mordantes pleuvaient sur elle, dru comme grêle. On lui demandait si elle préférait voir pendre son père ou son fiancé. Et on s'indignait de ce que la fille d'un voleur fût au premier rang des assistants.

Ceux qui venaient de bien loin dans les bois se montraient surpris de son courage. Comment osait-elle demeurer au milieu de la foule ? Mais ce qu'on leur raconta devait les étonner bien plus encore : Elle n'était pas poltronne la petite ! Elle avait assisté à toutes les séances du tribunal, sans pleurer une seule fois ; au contraire, elle était resté calme, et avait souri aux accusés comme si elle eût été sûre de leur mise en liberté dès le lendemain. Et tous trois avaient repris confiance en la voyant. Ils s'étaient dit qu'au moins une personne savait qu'ils étaient innocents ; une au moins ne pouvait croire qu'ils eussent été tentés jusqu'au crime par un misérable anneau d'or.

Belle, douce et patiente, Marit n'avait pas bougé de la salle du tribunal durant toutes les audiences. Elle n'avait jamais dit une mauvaise parole à qui que ce soit, et elle avait fini par faire du juge, des jurés, du bailli, ses amis.

Ils ne l'auraient certes pas avoué eux-mêmes, mais on prétendait que le tribunal cantonal n'aurait pu disculper les

accusés si elle n'avait pas assisté à la séance. Tant il était impossible de croire capable d'une vilénie quelqu'un qui était aimé de Marit Eriksdotter.

À présent encore elle était là pour que les prisonniers pussent la voir. Elle était là pour être leur force et leur consolation. Elle voulait prier pour eux pendant l'épreuve, les recommander à la miséricorde divine.

En somme que savait-on ! On dit, bien sûr, que la pomme ne tombe pas loin du tronc, mais Marit avait l'air si bon, si innocent, et elle devait avoir le cœur rempli d'amour pour rester où elle était sans perdre courage.

Elle ne pouvait pas ne pas entendre les injures qu'on lui adressait ; mais elle ne répondait pas, ne pleurait pas non plus, n'essayait pas de fuir. Elle savait que les malheureux prisonniers seraient heureux de l'apercevoir. N'était-elle pas la seule, la seule dans la foule entière qui eût pour eux de la sympathie.

Quoi qu'il en soit sa présence ne fut pas tout à fait inutile. Plus d'un membre de l'assistance qui avait des filles douces et innocentes comme elle pensa en son cœur qu'il n'aurait pas voulu les voir là où elle était.

Peu à peu, on entendit ici ou là des voix qui la défendaient, ou qui du moins cherchaient à faire taire les malins et les braillards.

Et ce ne fut pas seulement parce qu'on était soulagé de voir enfin se terminer cette longue attente, mais aussi par égards pour Marit Eriksdotter que l'on applaudit à l'ouverture des portes de la maison commune.

On vit s'avancer solennellement, d'abord l'huissier, puis le bailli, et les prisonniers qui étaient libres, sans chaînes ni liens, quoique placés chacun sous la surveillance de deux soldats. Après eux vinrent le sacristain, le pasteur, le jury, le greffier et le juge, puis enfin les notables et quelques paysans assez considérés pour être admis à l'intérieur de l'emplacement réservé.

Le bailli et les prisonniers se placèrent du côté gauche de la maison commune, le juge et les jurés se dirigèrent vers la droite, les notables restèrent au milieu. Le greffier, lui, s'installa à la petite table avec ses rouleaux de papier.

Le grand tambour restait toujours solitaire au milieu de la place. Rien ne le cachait.

Au moment où le cortège sortit de la maison, il y eut un violent remous dans la foule. Quelques garçons grands et forts tentèrent de se frayer un passage au premier rang. Et surtout ils essayèrent de repousser de côté Marit Eriksdotter.

Mais elle, dans son effroi d'être rejetée jusqu'à une place où elle ne pourrait rien voir, et ne serait pas vue, rampa toute petite et mince comme elle était, entre les jambes de quelques soldats jusqu'à l'intérieur de l'emplacement réservé.

Ceci allait à l'encontre de tout bon ordre, et le bailli fit signe aussitôt à l'huissier d'éloigner Marit. L'huissier alla vers elle et lui mit la main sur l'épaule comme pour l'arrêter et la conduire au tribunal. Mais quand ils furent arrivés au milieu des gens qui se tenaient devant la maison commune, il la lâcha. Il en avait assez vu pour savoir que pourvu qu'on permît à Marit de rester près des prisonniers elle ne chercherait pas à s'enfuir ; si le bailli désirait la punir, il ne serait pas

difficile de la retrouver. Et, du reste, qui donc avait le temps de penser à Marit Eriksdotter ?

Le pasteur et le sacristain s'étaient avancés jusqu'au milieu de la place.

Tous deux ôtèrent leur chapeau et le sacristain entonna un psaume. Lorsque la foule qui était massée en dehors de l'emplacement réservé entendit ce chant, elle comprit tout à coup qu'il allait se passer quelque chose de grand et de solennel, à quoi elle n'avait jamais assisté jusqu'alors. On allait faire appel au Tout Puissant, à Celui qui sait tout, pour qu'il fît connaître Sa volonté. Le recueillement augmenta encore lorsque le pasteur se mit à parler.

Il pria le Christ, le Fils de Dieu, qui lui-même avait comparu devant Pilate, d'avoir pitié de ces accusés afin qu'ils ne fussent pas condamnés injustement. Il le pria aussi d'avoir pitié des juges afin qu'ils ne fussent pas contraints de punir un innocent ; à la fin, il le pria d'avoir pitié de la foule afin qu'elle ne fût pas témoin d'une grande injustice, comme autrefois les Juifs à Golgotha.

Les assistants écoutèrent le pasteur tête nue. Ils ne s'abandonnaient plus à leurs misérables pensées terrestres, leur humeur avait changé. Le pasteur n'appelait-il pas Dieu lui-même à venir parmi eux. Ils percevaient Sa divine présence.

C'était un beau jour d'automne. Quelques nuages étincelants de blancheur passaient dans le ciel bleu. Le feuillage des arbres paraissait d'or. Des bandes d'oiseaux migrateurs volaient sans cesse au-dessus de la foule dans la direction du Sud. Il était rare qu'on en vît le même jour en aussi grande

quantité. N'était-ce pas là une sorte de présage, un signe que Dieu approuvait le dessein des hommes ?

*

Lorsque le pasteur eut fini de parler, le juge s'avança et lut à voix haute le jugement du roi. Ce jugement était long, et offrait beaucoup de tournures de phrases compliquées. Mais l'assemblée comprit que la puissance terrestre déposait en quelque sorte son sceptre et son épée, sa sagesse et son savoir, et demandait la direction de Dieu. Et tous se mirent à prier, ils prièrent tous pour que Dieu vînt les aider et les conduire.

Après cela, le bailli prit les dés et demanda au juge et à plusieurs des personnes présentes de les jeter pour s'assurer qu'ils n'étaient pas faussés.

Et le peuple, avec une émotion singulière, entendit tomber les dés sur la peau du tambour. Ces petits objets qui avaient fait le malheur de tant de gens, étaient-ils donc dignes d'interpréter la volonté du Seigneur ?

Quand on eut éprouvé les dés, on amena les prisonniers. Ce fut Erik Ivarsson à qui on remit d'abord le cornet puisqu'il était l'aîné. Mais, en le lui donnant, le bailli lui expliqua que ce n'était pas encore l'épreuve définitive. Par ces premiers coups de dés, les accusés ne feraient que déterminer leur rang.

Le résultat de cet essai fut que Paul Eliasson jeta le coup le plus bas et Ivar Ivarsson le plus haut. Il fut donc désigné pour commencer l'épreuve.

Les trois accusés portaient les mêmes vêtements qu'ils avaient sur eux lorsqu'ils avaient rencontré le capitaine au

retour de leur course aux chalets d'été. Ces vêtements étaient à présent déchirés et salis, et leurs propriétaires étaient aussi mal en point qu'eux.

Mais il sembla à chacun que des trois Ivar Ivarsson se maintenait le mieux. Cela provenait sans doute de ce qu'il avait été soldat, et que bien des souffrances pendant la guerre et ses captivités l'avaient endurci.

Il se tenait encore droit et avait une attitude à la fois tranquille et intrépide.

Lorsqu'Ivar Ivarsson arriva près du tambour, le bailli lui remit le cornet avec les dés, et voulut lui montrer comment il fallait tenir l'un et jeter les autres. Mais un sourire parut sur les lèvres du vieillard :

— Ce n'est pas la première fois que je secoue les dés, bailli, – dit-il à haute voix, de sorte que chacun pût l'entendre. – Ils nous ont amusés Bengt le Fort de Hedeby et moi durant plus d'une soirée au pays des steppes. Mais je n'aurais jamais cru qu'il m'arriverait encore une fois de jouer avec lui !

Le bailli voulait l'obliger à se hâter, mais la foule tenait à l'entendre ; – c'est un homme vaillant celui qui peut plaisanter avant de s'exposer à une pareille épreuve.

Il joignit les mains autour du cornet et on vit qu'il priait. Lorsqu'il eut dit son *Pater*, il cria :

— Et maintenant, je te supplie, Seigneur Jésus qui vois mon innocence, de m'accorder par ta grâce le coup le plus bas, car je n'ai ni enfant, ni bien-aimée qui me pleureront.

Ceci dit, il jeta les dés sur le tambour qu'il fit résonner.

Tous ceux qui étaient en dehors de l'emplacement réservé, souhaitèrent en cet instant la mise en liberté d'Ivar Ivarsson.

Ils l'aimaient parce qu'il était brave et bon. Comment donc avaient-ils jamais pu le prendre pour un malfaiteur !

Mais qu'il était donc insupportable d'être aussi loin et de ne pas voir comment les dés étaient tombés. Le juge et le bailli se penchèrent sur le tambour, les membres du jury et tous les notables s'approchèrent pour voir. Tous parurent surpris, quelques-uns firent un signe d'amitié à Ivar Ivarsson, deux ou trois lui serrèrent la main. Mais la foule ne savait rien et l'on entendit des grondements et des murmures.

Alors le juge fit signe au bailli qui monta sur les marches devant la maison commune, pour être mieux vu et entendu.

— Ivar Ivarsson a fait six partout, ce qui est le chiffre le plus élevé.

On comprit qu'Ivar Ivarsson était acquitté et on s'en réjouit. Il y eut plusieurs personnes qui crièrent :

— Bravo, Ivar Ivarsson !

Mais à ce moment-là, il se passa quelque chose qui remplit toute l'assistance de stupéfaction. Paul Eliasson éclata en transports de joie. Il ôta son bonnet et le lança en l'air. Son attitude était si inattendue que les gardes ne purent le retenir et chacun demeurait interdit.

Il est vrai qu'Ivar Ivarsson avait été un père pour Paul Eliasson ; mais à présent que la vie même était en jeu, le jeune homme pouvait-il se réjouir de l'acquittement d'un autre ?

Immédiatement après, on revint à l'ordre primitif. Les notables se placèrent à droite, les prisonniers et leurs gardiens à gauche, d'autres spectateurs se retirèrent vers la maison commune, afin que le tambour restât dégagé au milieu de la place et visible de tous côtés.

C'était le tour d'Erik Ivarsson de passer par la mortelle épreuve.

Un vieillard à l'air brisé s'avança d'un pas chancelant et incertain. On eut peine à le reconnaître.

Était-ce bien le même Erik Ivarsson qui avait toujours montré tant d'assurance et d'autorité ? Il avait le regard éteint, et il parut à bien des gens qu'il se rendait à peine compte de ce qui se passait. Mais quand on lui eut donné en main le cornet avec les dés, il fit un effort pour se redresser et dire quelques mots :

— Je remercie Dieu pour l'acquittement de mon frère, Ivar Ivarsson, dit-il, car bien que dans tout ceci je sois aussi innocent que lui, il a toujours été le meilleur de nous deux, et je prie le Seigneur Jésus de m'accorder la grâce de faire un mauvais coup de dés. Ainsi ma fille pourra épouser celui qu'elle aime et être heureuse avec lui jusqu'à la fin de ses jours.

Il en était d'Erik Ivarsson comme de bien des vieillards ; toute sa force passée semblait s'être réfugiée dans sa voix. La foule entendit chacune de ses paroles et en fut vivement émue.

Ce n'était pas l'habitude d'Erik Ivarsson de reconnaître la supériorité d'un autre ; et voici même qu'il désirait mourir pour le bonheur des siens. À partir de ce moment-là personne ne pensa plus à lui comme à un brigand ou à un vo-

leur. Chacun priait les larmes aux yeux pour qu'il fît un heureux coup de dés.

Il ne secoua même pas le cornet, mais le retourna simplement pour faire tomber les dés sur le tambour. Sa vue trop affaiblie par l'âge ne lui permettait pas de distinguer les points ; il ne les regarda pas, et resta les yeux fixés sur le ciel.

Cependant le juge et les notables se pressèrent en avant. Et on vit alors sur leurs visages la même expression d'étonnement qu'on y avait vue la première fois.

La foule parut comprendre ce qui s'était passé bien avant que le bailli n'annonçât le résultat du coup de dé. Une femme cria :

— Dieu te bénisse, Erik Ivarsson !

Puis ce fut une exclamation unanime :

— Dieu soit loué et béni de t'avoir prêté son aide, Erik Ivarsson.

Derechef, le bonnet de Paul Eliasson fut lancé en l'air, et on en fut encore plus surpris.

Ne pensait-il donc pas à tout ce que ceci signifiait pour lui ?

Erik Ivarsson restait hébété et indifférent ; pas la moindre lueur ne passa sur ses traits. On crut qu'il attendait l'annonce du bailli, mais même en apprenant qu'il avait fait six partout, il demeura impassible. Il revint en chancelant à sa place et y arriva si épuisé que l'huissier dut l'entourer de ses bras pour le soutenir.

Enfin ce fut à Paul Eliasson de s'approcher du tambour et de recourir à la chance du coup de dés. Tous les regards se dirigèrent vers lui. On avait dès longtemps pensé que c'était lui le véritable criminel, et voici qu'il était déjà jugé, car il était impossible qu'il fît un coup de dés plus élevé que celui des Ivarsson.

Il faut bien l'avouer, on n'était pas mécontent de cette issue de l'épreuve. Mais alors on s'aperçut que Marit Eriksdotter s'était glissée jusque auprès de Paul Eliasson. Il ne la pressait pas sur son cœur, ils n'échangeaient ni baisers, ni caresses ; elle se contentait de se serrer contre lui, et il l'entourait de son bras. Personne n'eut pu dire s'ils étaient restés longtemps ainsi, car les dés avaient retenu l'attention de tous.

En tous cas, ils étaient là côte à côte, réunis presque miraculeusement, malgré les gardiens, malgré la menace des gens d'autorité, malgré les milliers de spectateurs, malgré ce terrible jeu à la vie et à la mort auquel ils participaient.

C'était l'amour, mais un amour qui dépassait tout amour terrestre qui les unissait.

Ils étaient calmes et tranquilles comme ce matin d'été, près de la barrière de la ferme, lorsque, après avoir dansé ensemble toute la nuit, ils avaient parlé pour la première fois de leur mariage.

Ils n'avaient pas dû être différents après leur première communion, quand ils sentaient leurs âmes libres de tout péché.

Ils ne seraient pas différents sans doute, si tous deux ayant surmonté les affres de la mort, se retrouvaient de

l'autre côté de la tombe, certains de s'appartenir pour l'éternité.

Elle le contemplait avec une immense tendresse, et dans l'âme des assistants une voix s'éleva qui s'apitoyait sur le sort de Paul Eliasson.

C'était un jeune arbre qui ne fleurirait ni ne porterait son fruit, c'était un champ de blé qu'on allait piétiner avant qu'il ait pu distribuer à personne ses richesses !

Il retira doucement son bras qui entourait Marit et suivit le bailli jusqu'au tambour. Il ne témoigna d'aucune inquiétude lorsqu'il prit en main le cornet aux dés. Il ne parla pas à la foule comme les autres, mais ne s'adressa qu'à Marit.

— Ne crains rien, lui dit-il, Dieu sait que je suis innocent, moi aussi.

Puis il secoua les dés comme par jeu et les fit rouler dans le cornet jusqu'à ce qu'ils tombassent par-dessus bord sur le tambour.

Immobile, il les suivait des yeux ; quand enfin tous deux s'immobilisèrent, le peuple ne se vit pas obligé d'attendre l'annonce du bailli, Paul Eliasson cria lui-même à pleine voix :

— J'ai fait six partout, Marit, j'ai fait six partout comme les autres !

Il ne pouvait se figurer qu'il ne serait pas acquitté aussitôt, et ne savait comment contenir sa joie. Il sautait, jetait son bonnet en l'air, prit dans ses bras le soldat de garde qui était près de lui, et l'embrassa.

Chacun se disait :

— On voit bien qu'il est Russe ; s'il était Suédois, il ne pourrait pas manifester ainsi sa joie à tort et à travers.

Le juge, le bailli, les jurés et les notables allèrent majestueusement et avec calme examiner les dés sur le tambour. Cependant ils ne parurent pas contents cette fois.

Ils secouaient la tête en silence, et personne ne félicita Paul Eliasson de son coup de dés. Le bailli monta pour la troisième fois sur les marches de la maison commune, et cria :

— Paul Eliasson a fait six partout, ce qui est le coup le plus élevé.

Il y eut une vive agitation dans la foule, mais on n'entendit pas un seul cri d'allégresse. Personne ne crut à une tromperie, chose tout à fait impossible, mais un profond sentiment d'angoisse s'était emparé de tous. Le jugement de Dieu n'était pas clair.

Fallait-il tenir les trois accusés pour également innocents, ou au contraire étaient-ils également coupables.

On vit le capitaine qui venait rapidement et avec animation auprès du juge. Sans doute voulait-il dire que rien n'était terminé, mais le juge lui tourna le dos.

Le juge et les jurés se retirèrent dans la maison pour délibérer, et pendant ce temps il ne se fit pas un mouvement dans la foule, on ne perçut pas un murmure. Paul Eliasson lui-même se tint tranquille. Il paraissait comprendre à présent que le jugement de Dieu pouvait être interprété de plus d'une manière.

La Cour se montra à nouveau après une courte délibération, et le juge déclara que le tribunal inclinait à interpréter le jugement dans le sens de l'acquittement des trois accusés.

À ces mots, Paul Eliasson s'arracha à ses gardiens et lança encore une fois son bonnet en l'air ; cette allégresse était un peu prématurée, car le juge poursuivit :

— Mais cette interprétation du tribunal cantonal devra être soumise au roi par un courrier qui, aujourd'hui même, sera envoyé à Stockholm. Les accusés resteront en prison jusqu'à ce que Sa Majesté Royale ait confirmé officiellement le jugement du tribunal cantonal.

VIII

Un jour d'automne, environ trente ans après cet extraordinaire jeu de dés devant la maison commune de Broby, Marit Eriksdotter était assise sur la dernière marche de l'escalier extérieur du petit chalet de bois qu'elle habitait près de la grande ferme d'Olsby. Elle tricotait des moufles d'enfant. Elle voulait les faire d'après un joli modèle avec des bandes et des carrés pour que l'enfant à qui elle les destinait en eût du plaisir. Mais elle n'arrivait pas à se souvenir des points de tricot appropriés.

Après avoir cherché longtemps et fait des dessins sur la marche avec la pointe de l'une de ses aiguilles, elle entra dans la maison et ouvrit son coffre à vêtements pour y chercher quelque modèle de tricot qu'elle pourrait copier. Tout au fond du coffre elle trouva un bonnet pointu, tricoté avec art et orné d'un gland d'un genre inusité. Après avoir hésité un instant, elle l'emporta sur l'escalier.

Tout en tournant et retournant le bonnet pour tâcher de comprendre les points de tricot, elle vit que les mites s'y étaient mises et avaient creusé des galeries.

— Mon Dieu il n'y a rien d'étonnant à cela, se dit-elle, ce bonnet n'a plus servi depuis trente ans au moins. Il est bon que je l'aie pris par hasard dans le coffre, sinon je ne me serais pas rendue compte de l'état des choses.

Le bonnet était pourvu d'un superbe gland multicolore, et c'est là surtout que les mites s'en étaient donné à cœur

joie, car, lorsque Marit secoua le bonnet les fils de laine volèrent de tous côtés et même le gland tomba sur ses genoux.

Elle le prit pour voir si les dégâts étaient tels qu'il fût impossible de le remettre en place et ce faisant elle aperçut quelque chose qui brillait entre les brins de laine. C'était une grosse bague d'or à cachet ornée d'une pierre rouge. On l'avait fixée dans le gland au moyen d'un fil de lin grossier.

Le gland et le bonnet lui tombèrent des mains. Jamais auparavant elle n'avait vu l'anneau, mais elle n'eut pas besoin de chercher le chiffre royal sur la pierre ou de lire l'inscription à l'intérieur de la bague pour la reconnaître et savoir à qui elle appartenait.

Marit appuya sa tête contre la rampe de l'escalier et resta là, immobile et pâle comme une morte. Il lui semblait que son cœur allait se briser.

Par la faute de cet anneau, son père Erik Ivarsson, son oncle Ivar Ivarsson, et son fiancé Paul Eliasson avaient été privés de la vie. Voici qu'elle le retrouvait fixé dans le gland du bonnet de Paul.

Comment se trouvait-il là, et depuis quand ? Paul savait-il qu'il y était ?

— Non, non, se dit-elle aussitôt, il est impossible qu'il l'ait su.

Elle se rappela qu'il avait brandi ce bonnet et l'avait jeté bien haut en l'air, lorsqu'il avait cru que lui-même et les deux Ivarsson étaient acquittés. Elle revoyait les choses comme si tout se fût passé la veille : la grand foule des gens qui, au début s'était montrée haineuse et hostile envers elle et les siens, mais qui, à la fin en était venue à croire à leur inno-

cence, – le magnifique ciel d'automne bleu sombre, et les bandes d'oiseaux migrateurs qui se croisaient comme égarés au-dessus de la place. Paul les avait vus aussi, et au moment où elle était parvenue jusqu'à lui il les lui avait montrés, disant que sous peu, son âme serait errante dans l'immensité, comme un petit oiseau sauvage. Et il avait demandé à Marit s'il pourrait venir habiter sous le toit de Olsbygard ?

Oh non, Paul ne savait pas qu'un bien volé était dans ce bonnet qu'il jetait vers le splendide ciel d'automne.

Et puis ce fut un autre jour ! Le cœur de Marit se crispait d'angoisse chaque fois qu'elle y pensait, mais en ce moment il fallait qu'elle y pensât !

La décision était arrivée de Stockholm disant que le jugement de Dieu devait être interprété dans le sens de la culpabilité commune des trois accusés. Il fallait les exécuter par pendaison. Marit avait assisté à l'exécution, afin que les trois hommes qui lui étaient chers, sachent que quelqu'un au moins, croyait en eux, souffrait avec eux.

Mais si ce n'eût été que pour cela, sa présence près du gibet n'eût pas été nécessaire. Toute la foule avait changé depuis la dernière assemblée. Ceux qui se trouvaient à côté d'elle, derrière le barrage des soldats, lui avaient témoigné beaucoup de bonté. Les gens ayant eu le temps de réfléchir et de juger avaient acquis la certitude que le jugement de Dieu acquittait les inculpés. Le vieux général leur avait fait faire à tous le coup de dé le plus élevé. Cela ne pouvait signifier autre chose, sinon qu'aucun d'eux n'avait pris son anneau.

Et ce furent des lamentations unanimes lorsqu'on amena les trois hommes. Les femmes pleuraient, les hommes crispaient les poings et serraient les dents.

On disait que le canon de Bro allait subir la même destruction que Jérusalem, parce qu'on y faisait mourir des innocents. La foule criait des paroles de consolation aux condamnés et huait les bourreaux.

On entendit maudire plus d'une fois le capitaine Löwensköld. Le bruit courait qu'il était allé à Stockholm, et que c'était par sa faute que le roi avait interprété le jugement de Dieu au détriment des accusés.

En tout cas ce fut cette sympathie et cette confiance de tous qui aidèrent Marit à vivre cette journée là, et non pas seulement celle-là mais toutes les journées qui se succédèrent depuis lors.

Si les gens qu'elle rencontrait avaient cru qu'elle était la fille d'un voleur, elle n'aurait pu supporter son existence.

Paul Eliasson était monté le premier sur la petite estrade sous le gibet. Il s'était d'abord jeté à genoux pour prier Dieu, puis, il s'était tourné vers le pasteur qui se tenait à côté de lui et avait parut lui adresser une requête. Après quoi Marit vit le pasteur prendre le bonnet de la tête de Paul. Lorsque tout fut fini le pasteur lui remit ce bonnet de la part de son fiancé, qui le lui envoyait pour lui montrer qu'il avait pensé à elle à sa dernière heure.

Comment aurait-elle pu croire que Paul lui aurait envoyé en souvenir de lui cet objet s'il avait su que le bien volé s'y trouvait caché. Non, s'il y avait quelque chose de certain en ce monde, c'était l'ignorance de Paul, quant à la présence

dans son bonnet de cet anneau qui avait entouré le doigt d'un mort.

Marit Eriksdotter se pencha brusquement en avant, saisit le bonnet et s'élevant à la hauteur de ses yeux, l'examina avec soin.

— D'où Paul avait-il bien tiré ce bonnet, se disait-elle, puisque ni moi, ni personne, d'autre à la maison ne l'avons tricoté pour lui. Il avait dû l'acheter à la foire, ou peut-être avait-il fait un échange avec quelqu'un d'autre.

Elle tournait et retournait l'objet entre ses doigts, et considérait les points de tricot.

— Ce bonnet-là a été un jour beau et élégant, pensait-elle. Paul aimait la parure. Il n'était jamais content lorsque nous avions tissé pour lui des vêtements gris. Il voulait toujours porter des pantalons de couleurs vives. Ses bonnets étaient rouges pour la plupart avec de gros glands. Il a certainement aimé ce bonnet-là.

Puis Marit se rassit sur la marche pour revivre le passé.

Elle se représenta la scène dans la forêt, lorsque Ingilbert était mort d'effroi. Elle voyait Paul se pencher sur le cadavre en même temps que son père et son oncle. Les deux vieux avaient décidé d'emporter Ingilbert jusqu'au village et ils étaient allés couper des branches pour faire une civière. Paul, lui, s'était arrêté un peu pour regarder le bonnet d'Ingilbert, et il en avait eu immédiatement si grande envie, parce qu'il était fait de laines bleues, rouges et blanches, tricotées avec des points variés.

Sans être aperçu, il avait échangé son propre bonnet contre celui d'Ingilbert. Ce faisant, il ne pensait aucunement

à mal. Peut-être même ne voulait-il garder qu'un instant le bonnet du mort. Le sien qu'il laissait à Ingilbert était en tous cas tout aussi bon, mais non pas aussi bigarré, ni tricoté si habilement.

Ingilbert avait dû coudre l'anneau dans le bonnet lorsqu'il avait quitté sa demeure. Il craignait sans doute d'être poursuivi, c'est pourquoi il avait cherché à cacher le trésor. Après sa mort, personne ne songea à chercher l'anneau dans le gland multicolore. Paul Eliasson moins que tout autre.

Voilà certes comment tout s'était passé, Marit l'aurait juré, mais on ne peut jamais être assez sûr d'une chose.

Elle déposa donc l'anneau dans la caisse, et, le bonnet en main, elle alla dans la cour pour parler à la fille de ferme.

— Viens donc ici, Märta, cria-t-elle, de la porte de la sombre étable, et aide-moi à me retrouver dans un point de tricot dont je ne me tire pas.

Lorsque la fille de ferme se montra, elle lui tendit le bonnet.

— Je sais que tu tricotes fort bien, Märta, dit-elle, je voudrais copier ce modèle, mais je n'y comprends rien. Vois donc ce qu'il en est, tu t'entends mieux au tricot que moi.

La fille de ferme prit le bonnet et y jeta les yeux. Elle eut l'air surpris, puis elle sortit de l'ombre et le regarda encore une fois.

— Où l'as-tu trouvé ? demanda-t-elle.

— Il était dans ma caisse depuis bien des années, répondit Marit. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que j'ai tricoté ce bonnet à mon frère Ingilbert, au cours du dernier été qu'il a vécu. Je ne l'ai plus vu depuis que mon frère a quitté la maison, comment est-il parvenu jusqu'ici ?

— Il est peut-être tombé de sa tête lors de sa chute, dit Marit, peut-être l'un de nos garçons l'a-t-il aperçu dans la forêt et l'a-t-il apporté ici. Mais s'il te rappelle de si tristes souvenirs, tu ne voudras sans doute pas copier ce modèle de tricot pour moi ?

— Prête-le moi et tu auras ton modèle demain, dit la fille de ferme.

Elle prit le bonnet et s'en retourna vers la cour ; Marit avait entendu que sa voix était lourde de larmes.

— Je ne veux pas que tu le fasses, si cela doit réveiller ta peine, dit-elle.

— Rien de ce que je puis faire pour toi ne me fait de la peine, Marit.

C'était en effet Marit qui avait pensé que Märta Bardsdotter était isolée dans la forêt, après la mort de son père et de son frère et qui lui avait offert la place de fille de ferme à « Storgarden », à Olsby. Märta ne manquait jamais de témoigner sa reconnaissance d'avoir été rappelée au milieu des êtres vivants.

Marit revint encore une fois s'asseoir sur la marche devant le chalet, mais elle était trop agitée pour travailler. Comme auparavant, elle appuya la tête contre la rampe et se mit à réfléchir à ce qu'elle devait faire.

Si quelqu'un à Olsby avait su de quoi ont l'air les femmes qui se sont détournées de la vie pour entrer au cou-

vent, il aurait dit que Marit ressemblait à ces femmes-là. Son visage était d'un blanc jaunâtre, mais entièrement lisse. Il eut été impossible à un étranger de se prononcer sur son âge. Il y avait en elle quelque chose d'apaisé et de tranquille comme en celui qui a pour toujours renoncé à tout désir personnel.

On ne la voyait jamais très gaie, mais jamais profondément affligée non plus.

Après le coup terrible qui l'avait frappée, Marit s'était rendu compte que sa propre vie était en quelque sorte terminée. Elle avait hérité de Storgard, le grand domaine de son père, mais elle comprit que pour garder le domaine il lui faudrait se marier. La ferme avait besoin d'un maître. Pour échapper au mariage, elle céda ses biens à un de ses cousins germains, sous la seule condition qu'elle serait logée et entretenue à la ferme, sa vie durant.

Elle fut satisfaite de cet arrangement, et jamais elle ne se repentit de l'avoir fait. Elle ne risquait pas de s'ennuyer par manque de travail, car elle inspirait confiance à tous par sa sagesse et sa bonté, et on l'envoyait chercher dès que quelqu'un était malade. Les enfants aussi la recherchaient volontiers. Son petit chalet était toujours plein de bambins. Ils savaient bien que Marit avaient le temps de les aider à surmonter leurs petits soucis…

Tandis qu'elle se livrait à ses réflexions, se demandant ce qu'elle allait faire de la bague, une grande colère s'empara de Marit.

Comme il eut été facile vraiment de trouver cet anneau.

Pourquoi donc le général n'avait-il pas fait en sorte qu'il fût découvert ?

Il avait su tout le temps où il était, elle le voyait bien à présent. Mais pourquoi ne s'était-il pas arrangé pour faire examiner le bonnet d'Ingilbert ? Au lieu de cela, il avait fait mourir trois innocents pour l'amour de cette bague. C'est en cela seulement que s'était manifestée sa puissance, alors qu'elle n'était pas assez grande pour faire apparaître la bague à la lumière du jour !

Marit, au premier abord, avait pensé qu'elle irait raconter son histoire au pasteur, mais non, à la réflexion, elle ne le ferait pas.

Où que Marit se montrât, il faut bien le dire, soit à l'église, soit à une fête, on lui témoignait une haute estime. Le mépris que l'on a d'habitude pour la fille d'un malfaiteur ne pesait pas sur elle. Tout le monde avait la certitude qu'une injustice avait été commise, et on essayait de la réparer.

Même les notables allaient à Marit lorsqu'ils la rencontraient sur le parvis de l'église et échangeaient quelques mots avec elle. De plus, la famille de Hedeby, non pas le capitaine lui-même, mais sa femme et les femmes de ses fils avaient fait quelques tentatives pour se rapprocher de Marit, mais celle-ci s'était montrée distante. Elle n'avait pas échangé une parole avec quelqu'un du château depuis le procès.

Devait-elle donc s'avancer et reconnaître en quelque sorte que les gens de Hedeby avaient eu raison ? En définitive, la bague avait été en la possession des Ivarsson. On en viendrait à dire peut-être qu'ils savaient où elle se trouvait et qu'ils avaient supporté le réquisitoire et la prison, dans l'espoir d'être acquittés, et de vendre ensuite le trésor.

Et surtout, Marit s'en rendait compte, si elle rapportait la bague et racontait comment elle l'avait découverte, cette démarche pourrait être considérée comme une justification du capitaine et même de son père.

Or Marit ne voulait rien faire qui fût avantageux aux Löwensköld.

Le capitaine était à présent âgé de quatre-vingts ans. Il était riche, puissant, honoré, il jouissait de l'estime de tous. Le roi l'avait fait baron, jamais aucun malheur ne l'avait atteint. Ses fils étaient remarquables, ils vivaient dans l'aisance et étaient bien mariés.

Cet homme-là avait tout pris à Marit, tout, absolument tout. Elle restait solitaire, sans fortune, sans mari, sans enfants, à cause de lui.

Pendant des années, elle s'était attendue à le voir frappé d'une punition quelconque, mais rien n'était venu.

Marit fut tirée brusquement de ses profondes songeries, par le bruit de petits pieds d'enfants qui couraient dans le jardin. Elle devina que c'était elle qu'on cherchait, et se penchant, elle aperçut deux garçonnets de dix ou onze ans, l'un d'eux était Nils, le fils le la maison, mais elle ne connaissait pas l'autre. En effet, ils venaient lui demander un service.

— Marit, dit Nils, voilà Adrian de Hedeby. Nous avons joué à la toupie sur la route, mais nous nous sommes disputés et j'ai déchiré le bonnet d'Adrian.

Marit regarda Adrian. Quel beau garçon à l'air doux et aimable !

Elle dût comprimer les battements de son cœur, car elle était toujours prise d'angoisse et de peine lorsqu'elle voyait un Löwensköld.

— Nous sommes de nouveaux amis, dit Nils, et je venais te demander de bien vouloir raccommoder le bonnet d'Adrian avant qu'il ne rentre chez lui.

— Oui, dit Marit, oui, je vais le faire.

Elle prit le bonnet déchiré et se leva pour monter dans le chalet.

— Ce doit être un avertissement de Dieu, murmura-t-elle.

— Allez jouer un moment dans la cour, dit-elle aux enfants, ce sera vite fait.

Elle ferma la porte de la mansarde derrière elle, et resta seule à repriser le trou du bonnet d'Adrian Löwensköld.

IX

Quelques années passèrent encore sans que l'anneau fît en aucune façon parler de lui. Or il advint qu'en 1788, Mlle Malvina Spaak vint à Hedeby en qualité de gouvernante pour diriger le ménage. C'était la fille d'un pauvre pasteur du Sörmland, elle n'avait jamais mis les pieds dans le Värmland auparavant, et n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle allait trouver dans la maison où elle était destinée à servir.

Dès le jour de son entrée, elle fut appelée chez la baronne Löwensköld qui lui fit une confidence tout à fait étrange.

— J'estime qu'il est de mon devoir, dit la maîtresse de maison, d'avertir immédiatement Mademoiselle de la présence d'un revenant à Hedeby. Il n'est pas rare de rencontrer dans les escaliers ou les corridors, parfois même dans les chambres, un homme grand et fort qui porte une capote d'uniforme bleue et de hautes bottes à revers comme un vieux soldat de Charles XII. Il apparaît brusquement devant nous, lorsqu'on ouvre une porte ou que l'on arrive sur un palier de l'escalier, mais avant que l'on ait eu le temps de se demander qui il est, il a disparu. Il ne nous fait rien, nous croyons même qu'il nous veut du bien, et je prie Mademoiselle de ne pas avoir peur si elle le rencontre.

Mlle Spaak à cette époque-là avait vingt et un ans. Elle était vive, légère et d'une incroyable adresse pour toutes les besognes possibles ; si active et décidée qu'un ménage dirigé par elle marchait comme une horloge bien réglée.

Mais elle avait une crainte effroyable des revenants et elle n'aurait jamais accepté la place de Hedeby, si elle avait su d'avance ce que lui racontait la baronne. Mais enfin elle était là, et une fille pauvre est, ma foi, bien forcée de ne pas dédaigner une bonne situation.

Elle s'inclina donc devant la baronne, la remercia de ses avertissements, et l'assura qu'elle n'avait pas l'intention de se laisser effrayer par le spectre.

— Nous ne voyons pas du tout pour quelle raison il hante le château, poursuivit la baronne. Mes filles pensent qu'il ressemble au grand-père de mon mari, le général Löwensköld, dont Mademoiselle voit le portrait là-bas, et elles parlent de lui comme du « général ». Mais cela ne veut pas dire que c'est le général lui-même, – qui devait être quelqu'un de remarquable – dont le spectre revient ici. La vérité est que nous ne comprenons rien à tout ceci. Si les domestiques se permettaient quelques allusions, j'espère que Mademoiselle aurait assez de bon sens, pour n'y pas prêter l'oreille.

Mlle Spaak s'inclina derechef, et dit qu'elle ne permettait jamais aux domestiques de faire la moindre remarque sur les maîtres ; et, là-dessus, l'audience prit fin.

Mlle Spaak était évidemment une pauvre fille, mais elle venait d'un milieu distingué et fut admise à la table de famille comme l'étaient l'intendant et l'institutrice.

Du reste, elle était gentille et vraiment mignonne avec son petit corps svelte, ses cheveux dorés et ses joues en fleur ; elle ne paraissait aucunement déplacée au milieu des autres. Chacun la trouvait charmante, et capable de se rendre utile de mille façons. Bientôt tout le monde l'aima.

Elle se rendit compte assez vite que l'histoire du revenant, que lui avait contée la baronne, était un des sujets habituels de la conversation pendant le repas.

Ou bien c'était l'une des demoiselles, ou bien c'était l'institutrice qui disait :

— Aujourd'hui, c'est moi qui ai vu le général.

On n'aurait pu croire vraiment que c'était un fait d'importance ou qu'il y eut là de quoi se vanter.

Il ne se passait pas de jours où l'on ne demandât à Mlle Spaak si elle n'avait pas encore rencontré le revenant, et comme il lui fallait dire non, chaque fois, elle vit bien que l'indifférence du spectre à son égard entraînait une certaine mésestime. Elle était par là inférieure à l'institutrice et au régisseur qui tous deux avaient vu plusieurs fois le général.

En réalité, Mlle Spaak n'avait jamais encore entendu traiter un spectre avec autant de sans-gêne et elle devina dès les premiers jours que tout se terminerait par une catastrophe.

Elle se disait souvent que s'il s'agissait vraiment d'une apparition de l'autre monde, ce devait être quelqu'un de malheureux, qui réclamait l'aide des vivants pour retrouver la paix de la tombe.

Elle comptait parmi les gens énergiques cette petite Mlle Spaak, et si elle avait eu voix au chapitre, on aurait fait de sérieuses recherches pour aller au fond des choses au lieu de prendre les apparitions du général pour sujet de conversation à table.

Mais la gouvernante savait ce que sa situation exigeait d'elle, et jamais ses lèvres ne devaient formuler la moindre critique sur la manière d'agir des maîtres.

Elle s'abstint simplement de se mêler aux plaisanteries concernant le spectre, et garda pour elle ses pressentiments fâcheux.

M[lle] Spaak resta tout un mois à Hedeby sans voir le revenant. Mais, un beau matin qu'elle avait été au grenier pour compter le linge de la lessive, elle rencontra à l'improviste sur l'escalier un homme, qui se rangea pour la laisser passer.

C'était au milieu du jour, et elle ne pensait pas du tout au général. Elle se demanda seulement ce qu'un étranger pouvait bien avoir à faire au grenier et elle se tourna vers lui pour le questionner. Mais elle ne vit plus personne du haut en bas de l'escalier. Alors elle remonta vivement les marches, et parcourut le grenier des yeux. Puis elle fouilla tous les recoins obscurs, tous les combles, prête à prendre un voleur au collet. Elle n'aperçut âme qui vive, et brusquement la lumière se fit dans son esprit.

— Que je suis donc sotte, s'écria-t-elle, ce ne pouvait être que le général.

En effet, l'homme était vêtu d'une capote bleue tout comme le vieux général du portrait, et il était chaussé des mêmes bottes à revers. Elle n'avait pas bien vu son visage qui s'estompait dans une sorte de brume grise.

M[lle] Spaak s'arrêta un long moment au grenier pour reprendre ses esprits. Ses dents claquaient et ses jambes se dérobaient sous elle.

Si elle n'avait pas dû s'occuper du repas, jamais elle n'aurait repassé par l'escalier. Elle résolut immédiatement de garder pour elle ce qu'elle avait vu et de ne pas s'exposer aux taquineries des autres ; cependant, elle n'arrivait pas à distraire ses pensées du général. Et, sans doute, l'expression

de son visage n'était pas celle qu'on lui connaissait habituellement, car, à peine avait-on pris place à table que le fils de la maison, un jeune homme de dix-neuf ans, qui venait de rentrer d'Upsala, pour les vacances de Noël, se tourna vers elle :

— Aujourd'hui, Mademoiselle a vu le général, dit-il, et à cette attaque brusquée, elle ne put opposer aucune dénégation.

À l'instant même, la gouvernante se trouva être le personnage principal de l'assemblée. Chacun lui posait des questions, auxquelles elle répondait toutefois aussi brièvement que possible.

Par malheur, elle dut convenir qu'elle avait eu un peu peur, ce qui divertit tout le monde, à l'extrême. Peur du général ! Non, vraiment, on ne pouvait se figurer chose pareille !

Mlle Spaak s'était aperçue déjà que le baron et la baronne ne prenaient jamais leur part des plaisanteries concernant le général. Ils se contentaient de laisser faire les autres sans intervenir. Mais cette fois elle remarqua que l'attitude du jeune étudiant était fort différente de celle du reste de la jeunesse. Il paraissait prendre les choses bien plus au sérieux.

— Quant à moi, dit-il, j'envie tous ceux qui peuvent apercevoir le général, je voudrais lui venir en aide, mais il ne s'est jamais montré à moi.

Il parlait sur un ton de véritable tristesse et avec une si belle expression sur son visage, que Mlle Spaak en son for intérieur pria Dieu pour qu'il vit bientôt son souhait réalisé. Le

jeune baron aurait certainement pitié du pauvre revenant, et le rendrait à sa tombe et au repos.

Durant les jours qui suivirent, il sembla que Mlle Spaak fût tout particulièrement l'objet de l'attention du général.

Elle le vit si souvent qu'elle finit presque par s'habituer à lui.

Ses brusques et fugitives apparitions se produisaient tantôt sur l'escalier, tantôt dans le corridor, tantôt dans un coin obscur de la cuisine. Il était impossible d'y voir la moindre raison. Mlle Spaak cependant avait le vague soupçon qu'il devait se trouver dans le château quelque chose que recherchait le général.

Mais comme il disparaissait à l'instant même où l'effleurait le regard d'un vivant, elle ne pouvait éclaircir le mystère de ses intentions.

Malgré les dires de la baronne, Mlle Spaak voyait bien que toute la jeunesse de Hedeby était convaincue que le revenant n'était autre que le vieux général Löwensköld.

— Il s'ennuie dans sa tombe, disait les jeunes demoiselles, et il s'intéresse à ce que nous faisons ici, à Hedeby. On ne peut vraiment lui interdire cette petite distraction.

Mlle Spaak qui, chaque fois qu'elle avait vu le général, était forcée de courir à la dépense, pour trembler et claquer des dents à l'abri des taquineries des jeunes filles, aurait bien voulu que le spectre ne s'intéressât pas autant à Hedeby. Mais dans ce cas, il n'en fallait pas douter, il aurait véritablement manqué au reste de la famille.

Par exemple, le soir. On s'occupait à des travaux manuels durant de longues heures, on filait ou on faisait des

ourlets. Parfois il arrivait que la lecture tirât à sa fin, et les sujets de conversation faisaient de même.

Alors une des demoiselles jetait brusquement un cri. Elle avait aperçu un visage, c'est-à-dire qu'elle n'avait vu en réalité qu'une rangée de dents étincelantes, tout contre la vitre. On se dépêchait d'allumer une chandelle, on ouvrait les portes du corridor, les femmes, la baronne en tête, se précipitaient à la recherche du gêneur.

Naturellement, on ne découvrait personne. On rentrait dans la chambre et l'on fermait les volets en haussant les épaules :

— Ce n'était que le général, bien sûr.

Mais dans l'intervalle tout le monde s'était réveillé, on avait trouvé un nouvel aliment pour l'esprit, la roue du rouet repartait avec un nouvel entrain et les langues se remettaient à marcher.

Toute la famille était persuadée que le soir, dès qu'on avait quitté la salle à manger, le général en prenait possession, et qu'on l'y aurait trouvé pour peu qu'on se fût risqué dans la pièce. Personne n'était opposé à ce qu'il s'y installât. Mlle Spaak sentait que chacun se réjouissait à la pensée que l'ancêtre tourmenté pût entrer dans une bonne chambre chaude.

C'était une des particularités du général de vouloir que la salle fût rangée et ordonnée lorsqu'il y venait. Mlle Spaak voyait chaque soir la baronne et les demoiselles ramasser leurs ouvrages et les emporter, on posait aussi les rouets et les métiers à broder dans une autre pièce. On ne laissait même pas traîner un fil sur le plancher.

Mlle Spaak qui couchait dans une petite chambre à côté de la salle se réveilla une nuit au bruit d'un coup frappé contre le mur. On eut dit un objet lancé avec force et qui retombait en roulant sur le plancher. Elle avait à peine repris ses esprits qu'un nouveau coup et une nouvelle chute se succédèrent, et ceci se répéta encore deux fois.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui lui prend ? soupira-t-elle, car elle comprenait bien d'où provenait le bruit. Ce n'était vraiment pas un voisinage agréable. Elle eut des sueurs froides toute la nuit à la pensée que le général pourrait entrer chez elle et la persécuter.

Le lendemain matin, elle emmena la cuisinière et la femme de chambre, lorsqu'elle alla voir ce qui s'était passé. Mais rien n'était déplacé, on ne voyait pas le moindre désordre, sauf qu'il y avait quatre pommes au beau milieu du plancher.

— Aïe, aïe, il est vrai que la veille, on était resté à manger des pommes devant le feu et qu'on avait oublié quatre pommes devant la cheminée. Ceci avait déplu au général, et Mlle Spaak avait payé sa négligence d'une nuit d'insomnie.

D'autre part, Mlle Spaak ne pouvait oublier qu'un jour le général lui avait donné une véritable preuve d'amitié.

C'était jour de réception à Hedeby. On donnait un grand dîner auquel étaient conviés beaucoup d'étrangers. Mlle Spaak en avait les joues brûlantes, tourmentée qu'elle était par les rôtis qui tournaient à la broche, par les petits pâtés et les gâteaux qui rôtissaient au four, par toutes les marmites de bouillon et les casseroles pleines de sauce qui mijotaient sur le coin de l'âtre. Et ce n'était pas tout, Mlle Spaak devait aussi être dans la salle à manger, vérifier le nappage,

recevoir l’argenterie que la baronne elle-même comptait devant elle, veiller à ce que l’on montât de la bière et du vin de la cave et que les chandelles fussent bien fixées dans les chandeliers. Si l’on ajoute à cela que la cuisine de Hedeby était reléguée dans une aile de la maison, qu’il fallait traverser la cour pour y aller et qu’enfin, pour la circonstance, elle était pleine comme un œuf de serviteurs étrangers inexpérimentés, on comprend bien qu’il fallait quelqu’un de capable à la tête de l’entreprise. Mais tout marcha à merveille. Il n’y eut pas de traces de doigt sur les verres, pas de relents suspects dans les pâtés, la bière moussait, le bouillon était assaisonné à point, le café était assez fort.

Mlle Spaak avait montré ce quelle savait faire et la baronne elle-même l’avait complimentée, et avait dit que rien n’aurait pu mieux aller. Mais alors, quelle douche ! Quand Mlle Spaak voulut remettre l’argenterie à la baronne, il manquait deux cuillers, une cuiller à soupe et une à café.

Ce fut une terrible affaire. Il ne pouvait arriver rien de pire, en ce temps-là, dans une maison bien tenue, qu’une perte d’argenterie. Tout Hedeby en eut la fièvre. Tout le monde se mit à chercher. On se souvint qu’une bohémienne était entrée à la cuisine le jour même de la réception, et chacun se sentit prêt à aller jusqu’en Finnmarken, pour mettre la main sur elle.

On devint méfiant et déraisonnable.

La maîtresse de maison soupçonnait la gouvernante, la gouvernante soupçonnait les bonnes, les bonnes se soupçonnaient l’une l’autre, et soupçonnaient le monde entier. Il y en avait toujours une dont les yeux étaient rougis par les larmes, parce qu’elle croyait que les autres croyaient qu’elle s’était emparé des cuillers.

Cet état de choses durait depuis plusieurs jours, on n'avait rien trouvé, et Mlle Spaak en était au désespoir. Elle avait couru à la porcherie, et avait inspecté l'auge des porcs pour voir si les cuillers ne s'y seraient pas glissées par hasard ; elle s'était introduite subrepticement dans la mansarde où les bonnes mettaient leurs vêtements et avait en grand mystère visité leurs petites malles.

Peine perdue, tout avait été inutile, elle ne savait plus où diriger ses recherches.

Elle voyait bien que la baronne et toute la maisonnée avec elle l'accusaient, elle qui était étrangère, et on la congédierait, cela ne faisait aucun doute, si elle ne donnait son congé elle-même.

Mlle Spaak penchée sur le fourneau de la cuisine pleurait, et ses larmes tombaient en grésillant sur la plaque brûlante. Tout à coup, elle eut comme un avertissement d'avoir à se retourner. Elle regarda ce qui se passait derrière elle, et vit le général qui, debout près du mur de la cuisine, indiquait du doigt une étagère si haut et si peu commodément placée, qu'il ne venait jamais à l'esprit de personne d'y déposer quoi que ce soit. Le général disparut à son habitude au moment précis où la gouvernante l'aperçut, mais Mlle Spaak avait compris ce qu'il voulait lui dire. Elle tira l'échelle de la dépense, l'appuya contre la niche, étendit la main et saisit sur l'étagère un vieux torchon sale. Les deux cuillers étaient enveloppées dans le torchon.

Comment étaient-elles parvenues en cet endroit ? C'était évidemment à l'insu de tous. Durant l'extraordinaire branle-bas d'une grande réception, tout peut arriver. Le torchon avait été mis de côté parce qu'il encombrait, et les cuillers avaient suivi le sort du torchon sans qu'on s'en fût douté.

Mais enfin elles étaient retrouvées ! Mlle Spaakq, rayonnante de bonheur, les porta à la baronne et redevint aussitôt le bras droit, le secours, l'appui de chacun.

Rien de mauvais qui n'ait son bon côté. Lorsque le jeune baron Adrian revint chez lui au printemps, on lui parla naturellement de l'insigne faveur que le général avait accordée à la gouvernante, et le jeune homme se mit à s'occuper de Mlle Spaak d'une façon toute particulière. Il allait la retrouver aussi souvent que possible à l'office ou à la cuisine ; tantôt il venait sous prétexte qu'il lui fallait un nouveau fil pour sa canne à pêche ; tantôt il disait que c'était la bonne odeur des gâteaux à peine sortis du four qui l'avait attiré près d'elle. Durant ces visites occasionnelles, il ramenait toujours la conversation vers le domaine du surnaturel !

Il se faisait raconter par Mlle Spaak les histoires de revenants des grands domaines du Sörmland, comme Julita ou Eriksberg, par exemple, et il voulait savoir ce qu'elle en pensait.

Mais le plus souvent il ne parlait que du général, disant qu'il ne pouvait s'en entretenir avec les autres qui prenaient tout à la plaisanterie. Quant à lui, il avait pitié de ce pauvre spectre et aurait voulu l'aider à trouver le repos.

Mais comment, et par quel moyen s'y prendrait-il ?

Mlle Spaak répondit qu'à son humble avis, il y avait dans la maison quelque objet que le général poursuivait.

Le jeune baron pâlit un peu, il regarda Mlle Spaak d'un air interrogateur.

— Ma foi, Mlle Spaak, dit-il, c'est une idée ! Mais je vous affirme que si nous avions à Hedeby quoi que ce soit que le

général put désirer, nous n'hésiterions pas un instant à le lui donner.

Mlle Spaak ne doutait pas que si le jeune baron la recherchait ainsi partout et toujours, c'était uniquement en raison de cette histoire de revenants. Mais le jeune baron était un si beau, un si charmant jeune homme… Même, pour dire toute la pensée de Mlle Spaak, il était plus que beau !

Il portait la tête un peu penchée en avant, son visage avait une expression pensive, bien des gens allaient jusqu'à prétendre qu'il était trop grave. Mais ils disaient cela parce qu'ils ne le connaissaient pas. Parfois, il relevait la tête, plaisantait, vous jouait des tours d'espièglerie pire que n'importe qui. Mais quoi qu'il fît, il y avait une grâce inexprimable dans ses manières, sa voix, son rire.

Un dimanche matin, Mlle Spaak revenait de l'église par un petit chemin de traverse qui coupait obliquement à travers les champs du presbytère. Quelques autres fidèles avaient pris la même route, et la gouvernante dépassa une femme qui marchait bien plus lentement qu'elle.

Peu après, elle arriva à une barrière assez difficile à franchir, et, complaisante, comme elle l'était toujours, elle pensa à la lente voyageuse, et s'arrêta pour l'aider à escalader la clôture. Elle lui tendit la main, et s'aperçut alors que la femme n'était pas aussi vieille qu'elle l'avait cru d'abord.

Elle avait la peau extrêmement lisse et blanche, de sorte qu'il se pouvait bien qu'elle n'eût guère plus de cinquante ans. Bien qu'elle fût vêtue comme une paysanne ordinaire, un air de dignité toute spéciale était répandu sur son visage comme si elle eût passé par une épreuve qui l'eût élevée au-dessus de son rang.

Lorsque l'inconnue eut réussi à franchir la barrière, grâce à l'aide de Mlle Spaak, les deux femmes continuèrent à cheminer côte à côte le long du sentier étroit.

— C'est bien vous, n'est-ce pas Mademoiselle, qui dirigez le ménage à Hedeby ? dit la paysanne.

— Oui, c'est moi, répondit Mlle Spaak.

— Je me demande si Mademoiselle se plaît là-bas ?

— Et pourquoi ne se plairait-on pas dans une aussi bonne place ? dit la gouvernante avec réserve.

— Les gens disent qu'il y a un revenant à Hedeby.

— Il ne faut pas croire tous les bavardages des gens, reprit Mlle Spaak d'un ton de réprimande.

— Non, c'est ce qu'il ne faut pas, je le sais bien, dit l'autre.

Elles se turent pendant quelques minutes. Il était clair que cette femme savait quelque chose et Mlle Spaak brûlait du désir de l'interroger. Mais ce n'était pas là une chose convenable.

Ce fut la femme qui reprit l'entretien.

— Je trouve que Mademoiselle a l'air gentil, dit-elle, et c'est pourquoi je donnerai un bon conseil à Mademoiselle. Que Mademoiselle ne reste pas trop longtemps à Hedeby, car il ne fait pas bon fréquenter celui qui hante la maison. Il poursuit férocement son but jusqu'à ce qu'il l'ait atteint.

Mlle Spaak se proposait de dire un merci un peu distant pour l'avertissement donné, mais les derniers mots de la paysanne éveillèrent sa curiosité.

— Quel est donc son but ? Savez-vous ce qu'il recherche ?

— N'êtes-vous donc pas au courant ? dit la paysanne, en ce cas, je ne dirai rien de plus ; il vaut peut-être mieux pour vous que vous ne sachiez rien.

Là-dessus, elle tendit la main à Mlle Spaak, prit un autre sentier et fut bientôt hors de vue.

Mlle Spaak se garda bien de raconter cette conversation à la famille au cours du repas, mais quand le baron Adrian vint la trouver l'après-midi dans la laiterie, elle lui répéta les propos de la femme inconnue.

Il en fut très étonné.

— Ce devait être Marit Eriksdotter, de Olsby, dit-il. Mademoiselle sait-elle que c'est la première fois depuis trente ans qu'elle a dit un mot aimable à quelqu'un de Hedeby. Elle m'a raccommodé un jour un bonnet qu'un garçon de Olsby avait déchiré, mais elle avait l'air de vouloir m'arracher les yeux.

— Sait-elle ce que cherche le général ?

— Elle doit le savoir mieux que personne, Mademoiselle Spaak. Et je le sais aussi. Mon père m'a raconté cette histoire. Mais mes parents ne veulent pas qu'on en parle devant mes sœurs. Elles auraient peur des spectres et peut-être ne supporteraient plus d'habiter ici. Je ne peux pas en parler à Mademoiselle.

— Dieu vous en garde, dit Mademoiselle Spaak, si le baron l'a défendu.

— Je le regrette, dit le baron Adrian, car je crois que Mademoiselle pourrait m'être d'un bon secours.

— Oh ! si cela se pouvait !

— Car je le répète – continua le baron Adrian, – je voudrais aider le pauvre revenant à trouver le repos. Je n'ai pas peur de lui. Je le suivrai dès qu'il m'appellera. Pourquoi se montre-t-il à tous et jamais à moi.

X

Adrian Löwensköld qui occupait dans les combles la chambre du pignon, dormait lorsqu'un bruit léger l'éveilla. Il ouvrit les yeux, et comme les volets n'étaient pas fermés et qu'au dehors régnait une claire nuit d'été, il vit distinctement sa porte tourner sur ses gonds. Il crut qu'un courant d'air l'avait poussée, mais dans l'entre-bâillement se dessina une sombre silhouette qui, avec l'air de chercher quelque chose, se glissa dans la chambre.

Adrian distingua un vieillard vêtu d'un uniforme démodé de cavalier. La capote quelque peu déboutonnée laissait voir une tunique en peau d'élan, ses bottes montaient jusqu'au genou et l'inconnu soulevait un peu sa longue épée comme pour l'empêcher de faire du bruit.

— Voilà certainement le général, se dit le jeune baron. Et c'est tant mieux, il verra quelqu'un qui n'a pas peur de lui.

Tous ceux qui avaient vu le général disaient qu'il disparaissait dès qu'on le regardait. Mais il n'en fut rien cette fois-ci. Le général restait immobile à la porte même, après qu'Adrian eut jeté les yeux sur lui. Au bout d'un instant, quand il sembla s'être assuré qu'Adrian supportait sa vue, il leva une main et lui fit signe de s'approcher.

Adrian s'assit immédiatement dans son lit :

— Maintenant ou jamais, se disait-il, il a enfin besoin de mon aide et je le suivrai.

Il avait en effet attendu cette heure pendant des années. Il s'y était préparé, avait fortifié son esprit en y pensant. Il avait toujours su qu'il lui faudrait passer par une épreuve certaine. Pour ne pas faire attendre le général il se mit à le suivre, tel qu'il était en sortant du lit. Cependant il tira une de ses couvertures et s'en enveloppa. Ce ne fut que lorsqu'il se trouva au milieu de la chambre que l'idée lui vint que ce pouvait être une chose dangereuse que de s'abandonner ainsi à une apparition de l'autre monde et il recula. Mais il vit alors le général tendre ses deux mains vers lui en un geste de prière désespérée.

— Quelle sottise, pensa-t-il. Vais-je avoir peur avant même d'être sorti de la chambre ?

Il s'approcha de la porte. Le général glissait devant lui dans le grenier. Il allait constamment à reculons, comme pour s'assurer que le jeune homme le suivait.

Lorsque Adrian dut passer le seuil pour pénétrer dans le grenier, il éprouva à nouveau un frisson d'horreur. Quelque chose lui disait de fermer la porte et de se hâter de rentrer dans son lit.

Il pressentait qu'il avait trop présumé de ses forces. Il n'était pas de ceux qui sans dommage tentent de pénétrer les mystères de l'au-delà.

Mais il lui restait cependant encore un peu de courage. Il essayait de se raisonner et se disait que le général ne pouvait avoir l'intention de l'attirer dans un piège. Il ne voulait sans doute que lui montrer où se trouvait l'anneau. S'il tenait bon quelques minutes de plus il atteindrait le but auquel il tendait depuis bien des années, et rendrait le voyageur fatigué et errant à l'éternel repos.

Le général s'était arrêté au milieu du grenier pour l'attendre. L'obscurité y était plus profonde, mais Adrian voyait distinctement la sombre silhouette, et le geste de prière des mains tendues. Il s'arracha à ses craintes, franchit le seuil de sa chambre, et tous deux reprirent leur chemin.

Le revenant se dirigea vers l'escalier, et voyant qu'Adrian le suivait, il entreprit la descente. Il continuait d'aller à reculons, s'arrêtait à chaque marche, entraînant pour ainsi dire le jeune homme hésitant, par la puissance de sa volonté.

Ils avançaient lentement, et il y eut bien des arrêts, mais la marche en avant se poursuivit. Adrian essayait de se donner du courage en se souvenant qu'il s'était vanté à maintes reprises devant ses sœurs, en disant qu'il suivrait le général au premier signe. Il se souvenait aussi que durant toute son enfance, il avait été hanté par l'ardent désir d'explorer l'inconnu, et de s'introduire dans ce qui d'ordinaire demeure fermé à l'esprit humain.

L'heure tant attendue était enfin venue, il suivait un revenant dans son mystérieux domaine, sa misérable lâcheté, l'empêcherait-elle dont de savoir enfin ?…

C'est de cette façon qu'il s'efforçait à la persévérance, mais il se gardait de s'approcher trop du spectre. Un espace de quelques aunes les séparait toujours. Quand Adrian fut au milieu de l'escalier, le général se trouvait déjà au pied, quand Adrian franchit la dernière marche, le général était dans le corridor.

Arrivé là, Adrian s'arrêta à nouveau ; à sa gauche, tout près de l'escalier, il voyait la porte de la chambre de ses parents. Il posa la main sur le loquet, non pour ouvrir, mais

pour le caresser tendrement. Si ces parents avaient pu se douter qu'il était si proche d'eux, et en pareille compagnie ! Il eut une envie folle de se jeter dans les bras de sa mère, car il ne pouvait se défendre de l'impression qu'il s'abandonnerait tout à fait à la puissance du général dès qu'il lâcherait cette poignée de porte.

Tandis qu'il restait indécis, la main sur le loquet, il vit que l'une des portes du vestibule s'ouvrait et que le général en passait le seuil. L'obscurité régnait sur l'escalier et dans tout l'intérieur de la maison, mais la lumière, du dehors, filtrait par la porte entr'ouverte, et ce fut à cette lumière qu'Adrian distingua, pour la première fois, les traits du général.

C'étaient ceux d'un vieillard comme il s'y attendait, et il les reconnaissait bien pour les avoir vus sur le portrait du salon. Mais le visage n'était pas empreint du calme majestueux de la mort, une passion sauvage l'animait et sur ses lèvres passait un sinistre sourire de triomphe.

Ce fut pour Adrian un spectacle effrayant que de voir un mort être le jouet des passions terrestres. Nous voulons penser que nos chers disparus reposent loin, bien loin des désirs et des souffrances de ce monde. Nous voulons les voir séparés de tout ce qui est de cette terre et uniquement préoccupés des choses du ciel.

Adrian crut voir dans cet être tout pénétré encore de convoitise et d'avidité humaines un mauvais esprit qui voulait l'entraîner à sa perte.

Bouleversé d'épouvante, il ouvrit brusquement la porte de la chambre de ses parents, et se précipita dans la pièce en criant :

— Père, mère, le général !

Au même instant il tomba évanoui sur le plancher.

XI

La plume me tombe des mains. Il est peut-être vain de tenter d'écrire cette histoire.

Elle m'a été contée au crépuscule, près du feu de la cheminée. J'entends encore la voix persuasive du conteur, je sens encore courir le long de ma colonne vertébrale le frisson du mystère, ce frisson qui ne vient pas que de la peur, mais du désir et de l'attente.

Comme nous écoutions, le cœur battant précisément ce conte, parce qu'il semblait soulever pour nous un pan du voile qui nous cache l'inconnaissable ! !

Dans quel état d'esprit étrange nous nous trouvions alors !

Une porte n'allait-elle pas s'ouvrir enfin, quelqu'un ne s'avancerait-il pas vers nous, sortant de la grande ombre ?

Qu'y a-t-il de réel dans ce récit ? Un conteur le tient d'un autre, l'un y a ajouté, l'autre en a retranché des passages et cependant ne contiendrait-il pas au moins un petit grain de vérité ? Ne vous fait-il pas l'effet d'une description de quelque chose qui a existé vraiment ?

Le revenant qui errait à Hedeby, qui se montrait au grand jour, qui se mêlait au train du ménage, qui ramenait les objets perdus, qui était-il, qui était-il ?

Ne trouve-t-on pas une précision, une sûreté inusitées dans sa manière d'être ? Ne se distingue-t-il pas de tous les

innombrables spectres des vieux châteaux, par un genre bien à lui. Ne semble-t-il pas que Mlle Spaak l'ait entendu en réalité qui jetait des pommes contre le mur du salon et que le jeune baron Adrian l'ait bien suivi à travers le grenier et sur l'escalier.

Mais, en ce cas, – en ce cas ! – peut-être l'un de ceux qui dès à présent voient la réalité qui est derrière notre réalité, pourrait-il expliquer ce mystère ?

XII

Le jeune baron Adrian était couché pâle et immobile dans le grand lit de ses parents. Quand on prenait son poignet entre les doigts, on sentait que le sang jaillissait encore dans ses artères, mais combien faiblement ! Il n'avait pas repris connaissance après son profond évanouissement, mais sa vie n'était pas encore éteinte.

Comme il n'y avait pas de médecin dans le canton de Bro, on avait fait partir un garçon à cheval pour Karlstad dès quatre heures du matin, afin de ramener le docteur. Il devait parcourir une distance de six milles (suédois) et, si le docteur était chez lui et disposé à quitter la ville, on pouvait l'attendre à midi au plus tôt. Mais il pouvait aussi se passer un ou deux jours ayant son arrivée.

La baronne Löwensköld était assise à côté du lit, et ne quittait pas des yeux le visage de son fils. Elle paraissait croire que le faible souffle de vie ne s'éteindrait pas si elle restait là sans cesse, veillant et attendant.

Le baron se tenait par instants de l'autre côté du lit, mais il ne supportait pas de rester tranquille. Il prenait une des mains inertes entre les siennes, tâtait le pouls du malade, allait à la fenêtre et inspectait la route. Puis il faisait un tour dans la maison pour consulter la pendule. Là-dessus, il répondait par un hochement de tête aux questions angoissées qu'on lisait dans les yeux de ses filles et de l'institutrice, et retournait auprès de son fils.

Personne autre, à l'exception de Mlle Spaak, n'avait le droit d'y entrer, ni les filles, encore moins les domestiques, même pas l'institutrice. Mlle Spaak seule avait la démarche voulue, le ton de voix voulu, elle était à sa place dans une chambre de malade.

Elle avait été réveillée au milieu de la nuit par le cri d'Adrian, et elle s'était précipitée dans le vestibule, en entendant aussitôt après le bruit de la lourde chute. Elle ne savait même pas comment elle était parvenue à enfiler ses vêtements, mais elle avait pour principe qu'il ne faut jamais sortir de sa chambre en chemise de nuit, car, en ce cas, on ne peut se rendre utile.

Au salon, elle avait rencontré la baronne qui venait appeler au secours, puis elle avait aidé les parents à relever Adrian et à l'étendre sur le lit. Au début, ils crurent tous trois qu'il était mort, mais ensuite Mlle Spaak avait perçu un léger battement du pouls.

Ils avaient essayé de tous les moyens ordinaires pour le ranimer, mais la petite étincelle de vie était extrêmement faible, et ce qu'ils tentaient de faire ne semblait que l'affaiblir davantage. Ils perdirent bientôt courage et n'osèrent plus rien entreprendre.

Il fallait se résigner à l'attente.

La baronne voulait garder Mlle Spaak auprès d'elle parce qu'elle se montrait parfaitement calme, et certaine qu'Adrian allait s'éveiller bientôt. Elle permit à la jeune fille de s'occuper d'elle, de la coiffer, de lui mettre ses souliers.

Lorsqu'il fallut passer sa robe, elle fut forcée de se lever de sa chaise, mais elle laissa à Mlle Spaak le soin de tourner

autour d'elle pour fermer tous les boutons, tandis qu'elle-même ne cessait de contempler son fils.

La gouvernante vint lui apporter une tasse de café et l'engagea avec une aimable insistance à le boire.

La baronne avait l'impression de la présence constante de Mlle Spaak, mais Mlle Spaak était aussi à la cuisine, veillant à ce que tout le monde prît son repas, comme d'habitude. Elle n'oublia rien. Pâle comme une morte, elle ne négligea cependant aucun de ses devoirs. Le déjeuner des maîtres fut servi à l'heure exacte, et le petit berger eut son sac de provisions lorsqu'il partit avec les vaches.

À la cuisine, les bonnes s'informèrent de ce qui était arrivé au jeune baron, et la gouvernante répondit que tout ce que l'on savait, c'est qu'il s'était précipité dans la chambre de ses parents en criant quelques mots au sujet du général. Il s'était évanoui, et à présent il paraissait impossible de le ranimer.

— Ce qui est sûr, c'est que le général lui est apparu, dit la cuisinière.

— N'est-ce pas extraordinaire qu'il se soit montré si cruel envers un des siens, dit la femme de chambre.

— Oh ! sans doute lui ont-ils fait perdre patience, à force de se moquer de lui, il voulait, c'est certain, rentrer en possession de son anneau.

— Tu ne vas pas croire que l'anneau se trouve ici, à Hedeby, reprit la femme de chambre, sinon il serait bien capable de brûler la maison sur nos têtes pour ravoir son bien.

— Bien sûr qu'il est ici, dans un coin quelconque, dit la cuisinière, pourquoi donc le général errerait-il continuellement dans la maison ?

Mlle Spaak fit exception ce jour-là à son excellent principe de ne jamais écouter ce que les domestiques pouvaient dire des maîtres.

— Qu'est-ce que c'est que cet anneau dont vous parlez ? demanda-t-elle.

— Mademoiselle ne sait-elle pas que le général veut retrouver sa bague à cachet ? dit la cuisinière qui était ravie de la question.

Elle et la femme de chambre se hâtèrent de mettre Mlle Spaak au courant de l'histoire du vol au cimetière et du jugement de Dieu.

Quand la gouvernante apprit tout ce qui s'était passé, elle ne douta plus un instant que l'anneau était parvenu à Hedeby d'une manière ou d'une autre, et qu'il s'y trouvait encore.

Mlle Spaak se mit à frissonner, tout juste comme lorsqu'elle avait pour la première fois rencontré le général sur l'escalier. Voilà bien la preuve que ses appréhensions étaient justifiées. Elle avait vu à quel point le général pouvait se montrer cruel et impitoyable, et se sentait tout à fait persuadée que si l'on ne lui rendait pas son anneau, il ferait mourir le baron Adrian.

Mais Mlle Spaak n'était pas encore parvenue à cette conclusion qu'elle voyait déjà ce qu'il y avait à faire. C'était une personne résolue, cette petite Mlle Spaak. Si la terrible bague était à Hedeby on devait pouvoir la trouver.

Elle entra jeter un coup d'œil dans la chambre du malade où la situation restait la même, puis monta vivement l'escalier du grenier et mit en ordre le lit dans la chambre d'Adrian, afin qu'il fût prêt si Adrian allait mieux, et pouvait être transporté là-haut.

Enfin elle alla chez ces demoiselles, et chez l'institutrice qui restaient tout effarées, sans courage pour rien entreprendre.

Elle leur en dit assez sur ce qu'elle avait appris pour qu'elles puissent comprendre de quoi il s'agissait et elle les pria de l'aider à chercher l'anneau. Et certes elles s'empressèrent d'acquiescer !

Les demoiselles et l'institutrice entreprirent de fouiller la maison, les chambres et les mansardes.

Mlle Spaak elle-même alla dans le corps de logis où se trouvait la cuisine et mit les bonnes en mouvement.

— Le général se montre tout autant dans la cuisine que dans la maison principale, pensait-elle, quelque chose me dit que la bague se trouve par là.

On mit sens dessus dessous la cuisine, la dépense, le four, la buanderie. On examina les fentes des murs, les cheminées, les divers petits tiroirs de l'armoire aux épices, toutes les boîtes, et même les trous de souris.

Tout en cherchant, Mlle Spaak n'oubliait pas de courir de temps en temps à la maison et de rentrer dans la chambre à coucher. Elle vit à l'une de ses visites que la baronne pleurait.

— Il est plus mal, dit-elle, je crois qu'il est en train de mourir.

Mlle Spaak se pencha, prit la main sans vie d'Adrian et tâta le pouls.

— Non, non, madame la baronne, il n'est pas plus mal, mais plutôt un peu mieux. Elle parvint à tranquilliser sa maîtresse, mais elle-même se sentait désespérée. Et si le jeune baron allait mourir avant qu'elle eût trouvé la bague !

Dans son angoisse, elle oublia pour un instant de se surveiller. Lorsqu'elle reposa la main d'Adrian, elle lui fit une petite caresse. Elle s'en rendit à peine compte, mais la baronne avait vu son geste :

— Mon Dieu, se dit-elle, la pauvre enfant, en est-il donc ainsi ? Peut-être devrais-je lui dire… Mais cela n'a plus aucun sens, puisque nous ne le garderons pas. Le général est courroucé contre lui et celui qui a encouru la colère du général doit mourir !

Lorsque Mlle Spaak revint à la cuisine, elle demanda aux bonnes si, dans la région, il n'y avait pas quelqu'un qu'on envoyait chercher dans des accidents semblables. Fallait-il absolument attendre l'arrivée du médecin ?

— Certes, dans d'autres cas, on envoyait chercher Marit Eriksdotter, de Olsby ; quand il était arrivé un accident à quelqu'un, elle savait arrêter les hémorragies, remettre en place un membre déplacé, et elle aurait pu réveiller le baron Adrian de son sommeil de mort. Mais elle ne viendrait certainement pas à Hedeby.

Tandis que la femme de chambre et Mlle Spaak parlaient de Marit Eriksdotter, la cuisinière avait grimpé sur une échelle et examinait l'étagère élevée où jadis on avait retrouvé les cuillers perdues.

— Oh ! cria-t-elle, voilà que je trouve ici quelque chose que j'ai tant cherché : le vieux bonnet pointu du baron Adrian !

Mlle Spaak eut un mouvement d'horreur. Quel désordre il devait y avoir à Hedeby avant son arrivée ! Comment le bonnet du baron Adrian était-il venu ici ?

— Il n'y a rien là de si étonnant, dit la cuisinière, le bonnet était trop petit pour lui, et il me l'avait donné pour que j'en fasse des poignées pour les casseroles. C'est une vraie chance de l'avoir retrouvé.

La gouvernante lui prit vivement le bonnet des mains.

— Quel dommage de le découper, dit-elle, on pourrait le donner à un pauvre.

Et elle alla dans la cour, emportant le bonnet qu'elle secoua pour en faire sortir la poussière.

Tandis quelle le nettoyait, le baron apparut sur le seuil de la grande maison.

— Il nous semble qu'Adrian est plus mal, dit-il.

— N'y a-t-il donc personne dans le voisinage qui s'entende à la médecine ? demanda Mlle Spaak, d'un air innocent. Les gens parlent souvent d'une femme qui s'appelle Marit Eriksdotter.

Les traits du baron prirent une expression de dureté inaccoutumée.

— Il est évident que je n'hésiterais pas à faire chercher mon pire ennemi, lorsqu'il s'agit de la vie d'Adrian, dit-il,

mais cela ne servirait de rien. Marit Eriksdotter ne viendra pas à Hedeby.

Mlle Spaak n'osa pas insister après ces paroles du baron. Elle continua à explorer toute l'aile des cuisines, s'occupa du dîner, et s'arrangea à ce que même la baronne mangea un peu.

Mais la bague restait introuvable, et Mlle Spaak ne cessait de se répéter à elle-même :

— Il faut que nous la trouvions, le général fera mourir Adrian, si nous ne découvrons pas son précieux trésor.

Dans l'après-midi, la gouvernante se rendit à Olsby. Elle y alla de son propre mouvement. Les battements du pouls étaient plus faibles et à intervalles plus longs, chaque fois qu'elle venait chez le malade, et la jeune fille ne se sentait pas le courage d'attendre le médecin de Karlstad.

Il était plus que vraisemblable que Marit refuserait, mais Mlle Spaak ne voulait négliger aucune chance.

Marit Eriksdotter était assise à sa place habituelle sur l'escalier devant le chalet de bois, lorsque Mlle Spaak vint vers elle. Elle n'avait pas d'ouvrage dans les mains, mais elle était appuyée contre le mur, les yeux fermés. Cependant elle ne dormait pas. Elle ouvrit les yeux en entendant Mlle Spaak et la reconnut aussitôt.

— On m'envoie donc chercher, de Hedeby, dit-elle.

— Marit a-t-elle entendu dire que cela va mal chez nous ? dit Mlle Spaak.

— Oui, je l'ai appris, dit Marit, et je ne veux pas venir.

Mlle Spaak ne répondit pas. Un profond découragement l'envahissait. Tout était contre elle, et ceci était pire que tout. Elle voyait bien que Marit était contente. Elle restait debout là sur la marche, se réjouissant du malheur, se réjouissant de ce qu'Adrian Löwensköld devait mourir.

Jusque-là Mlle Spaak était demeurée maîtresse d'elle-même. Elle n'avait ni crié, ni gémi, lorsqu'elle avait vu Adrian étendu sur le plancher. Elle n'avait pensé qu'à le secourir et à secourir les siens. Mais la résistance de Marit brisa son courage. Elle fondit en larmes, et sans se cacher davantage elle se dirigea en chancelant jusqu'au mur du chalet, y appuya son front, et sanglota de tout son cœur.

Marit s'avança pour la regarder. Pendant un long moment elle ne put détacher ses regards de la pauvre fille.

— Voilà donc où elle en est ! se dit-elle.

Mais comme Marit regardait celle qui pleurait des larmes d'amour sur son bien aimé, quelque chose se produisit dans son âme à elle.

Elle avait appris peu d'heures auparavant que le général était apparu à Adrian et l'avait presque fait mourir d'effroi. Enfin l'heure de la vengeance et du châtiment était venue.

Elle l'avait attendue cette heure-là durant tant d'années, mais toujours en vain.

Le capitaine Löwensköld était descendu dans sa tombe, sans qu'aucune punition ne l'eût frappé.

Il est vrai que le général n'avait cessé de hanter Hedeby depuis qu'elle y avait envoyé l'anneau, mais il avait semblé qu'il n'eût pas le courage de poursuivre les siens avec sa férocité habituelle.

Et voici que le malheur était là tout de même ! Aussitôt on courait chez elle pour implorer son secours. Pourquoi donc ceux de Hedeby n'allaient-ils pas aussi bien chez les trois pendus ?

Marit était soulagée de pouvoir dire : je n'y vais pas. À mon tour de me venger !

Cependant lorsqu'elle vit la jeune fille en pleurs, la tête appuyée contre le mur, un souvenir remonta brusquement du fond de sa mémoire.

— Moi aussi j'ai pleuré ainsi, la tête appuyée contre une dure muraille, je n'avais pas un être humain pour me soutenir.

Au même instant Marit fut comme submergée par le flot brûlant des souvenirs de son jeune amour.

Elle resta toute surprise, se disant :

— C'était donc ainsi, en ce temps-là ? C'est ainsi que l'on aime ? L'amour est-il donc si doux et si fort !

Et devant ses yeux passa l'image de Paul Eliasson. Qu'il était gai, qu'il était beau !

Elle se souvenait de son regard, de sa voix, de tous ses gestes, il emplit à nouveau son cœur. Marit croyait n'avoir jamais cessé de l'aimer et elle avait raison sans doute. Mais comme ses sentiments avaient pâli au cours du temps !

En ce moment une flamme ardente l'embrasait à nouveau.

En même temps que l'amour se réveillait en elle, elle revivait aussi l'affreuse douleur que l'on éprouve en perdant celui qu'on aime.

Et Marit continuait de regarder Mlle Spaak qui pleurait toujours. Elle savait à présent ce que ressentait la jeune fille. Il y a un instant encore, la glace des ans pesait sur elle, elle avait oublié le feu qui brûle, mais voici qu'elle se le rappelait…

Elle ne serait pas cause de la souffrance d'une autre… Une autre n'endurerait pas à cause d'elle la peine qu'elle avait endurée.

Elle alla vers la jeune fille :

— Venez, j'irai avec vous, dit-elle d'un ton bref.

Mlle Spaak revint donc à Hedeby en compagnie de Marit Eriksdotter.

Celle-ci n'avait pas ouvert la bouche de toute la route. La jeune fille comprit, après coup, qu'elle n'avait fait que réfléchir à ce qu'elle devait faire pour retrouver l'anneau.

Mlle Spaak entra tout droit par l'entrée principale du château, et conduisit Marit à la chambre à coucher. Rien n'y paraissait changé. Adrian restait étendu pâle et beau mais immobile comme un mort.

La baronne assise à côté de lui le regardait toujours sans bouger. Ce ne fût que lorsque Marit Eriksdotter s'approcha du lit qu'elle leva les yeux. Mais elle n'eût pas plutôt reconnu la femme qui, debout près d'elle, contemplait son fils, qu'elle se jeta à ses pieds et cacha son visage dans ses jupes.

— Marit, Marit, criait-elle, ne pense pas à tout le mal que t'ont fait les Löwensköld, sauve-le, Marit, sauve-le.

La paysanne recula de quelques pas, mais la malheureuse mère se traîna sur les genoux à sa suite.

— Tu ne peux savoir comme j'ai eu peur depuis que le général hante la maison. J'ai tremblé sans cesse, attendant la catastrophe. Je ne doutais pas que sa colère ne fût dorénavant tournée contre nous.

Marit restait silencieuse. Elle fermait les yeux et paraissait tout absorbée dans ses pensées.

Mlle Spaak était sûre qu'elle jouissait d'entendre la baronne parler de ses angoisses.

— J'ai voulu venir te voir Marit, poursuivait celle-ci et me jeter à tes pieds comme je fais à présent, pour te prier de pardonner aux Löwensköld. Mais je n'ai pas osé. Je pensais qu'il te serait impossible de pardonner.

— Que la baronne ne prenne pas la peine de me supplier, dit Marit, car la baronne dit vrai, je ne peux pardonner.

— Et cependant tu es ici ?

— Je suis venue pour l'amour de Mademoiselle, qui m'a priée de venir.

Là-dessus Marit alla de l'autre côté du grand lit. Elle posa sa main sur la poitrine du malade et marmotta quelques paroles incompréhensibles. En même temps elle fronçait le front, roulait les yeux, crispait les lèvres.

La gouvernante trouvait qu'elle se comportait exactement comme toute autre guérisseuse l'eût fait.

— Il vivra, dit Marit, mais il faut bien que la baronne se souvienne que si je viens secourir son fils, c'est uniquement à cause de Mademoiselle.

— Oui, Marit, répondit la baronne, je ne l'oublierai jamais.

Mlle Spaak eut l'impression que sa maîtresse voulait ajouter quelque chose, mais la baronne s'interrompit, se mordant les lèvres.

— Et maintenant que la baronne me laisse faire.

— Marit fera tout ce qu'elle voudra, le baron est absent, je l'ai prié d'aller chez le docteur pour le faire se hâter.

Mlle Spaak s'était attendue à ce que Marit fit quelqu'effort pour tirer le jeune baron de son évanouissement ; à sa grande déception, elle n'entreprit rien de ce genre.

Au lieu de cela, Marit commanda que l'on réunit tous les vêtements d'Adrian, à la fois ceux qu'il portait à présent et ceux qui lui avaient servi autrefois et qu'on pourrait retrouver encore.

Elle voulait tout ce qu'il avait eu sur le corps ; même les bas et les chemises, les moufles et les bonnets.

On ne fit plus rien à Hedeby ce jour-là que chercher les vêtements. Bien que Mlle Spaak soupirât de ce que Marit ne fût pas différente des guérisseuses habituelles, et qu'elle usât des mêmes procédés magiques, elle s'empressait à tirer des malles et du grenier, des boîtes et des étagères, ce qui avait pu appartenir au malade. Les demoiselles qui se souvenaient bien de ce qu'Adrian avait porté, vinrent lui prêter leur con-

cours, et bientôt elle arriva chez Marit avec un gros paquet de vêtements.

Marit les étendit sur la table de la cuisine ; et les examina pièce à pièce. Elle mit de côté une paire de vieux souliers ainsi que de petites moufles et une chemise. Pendant ce temps elle ne cessait de marmotter d'un ton monotone : « une paire pour les pieds, une paire pour les mains, un pour le corps, un pour la tête. »

— Il me faut quelque chose pour la tête, dit-elle tout à coup de sa voix habituelle ; il me faut quelque chose de chaud et de moelleux.

Mlle Spaak lui montra les chapeaux et les bonnets qu'elle avait apportés.

— Non, non, il faut quelque chose qui soit plus chaud et plus moelleux, dit Marit, le baron Adrian n'avait-il pas quelque bonnet pointu comme les autres garçons.

Mlle Spaak allait dire qu'elle n'en avait pas vu, mais la cuisinière la prévint.

— Moi j'ai trouvé son vieux bonnet sur l'étagère là-haut ce matin, mais Mademoiselle me l'a pris.

Dans ces conditions la gouvernante fut obligée de chercher le bonnet dont elle avait eu l'intention de ne jamais se séparer, voulant le garder comme un précieux souvenir jusqu'à la fin de ses jours.

Lorsque Marit eut pris possession du bonnet pointu, elle se remit à murmurer ses incantations, mais sa voix avait pris un autre son. On eût dit un chat qui ronronne de plaisir.

— Allons, dit-elle, après être restée un long moment ainsi tout en tournant et retournant le bonnet entre ses doigts, j'ai bien ce qu'il me faut. Tout ceci devra être déposé dans la tombe du général.

Lorsque Mlle Spaak entendit ces mots, son désespoir s'accrut encore.

— Comment Marit peut-elle croire que le baron fera ouvrir la tombe pour y déposer ces vieux chiffons ? dit-elle.

Marit la regarda et eut un léger sourire. Elle prit la jeune fille par la main et l'attira près d'une fenêtre ; de la sorte elles tournaient le dos à tous ceux qui se trouvaient dans la cuisine. Puis élevant le bonnet d'Adrian à la hauteur des yeux de Mlle Spaak, elle écarta les brins de laine du gros pompon.

Elle ne dit pas un mot, et Mlle Spaak ne dit rien non plus, mais la jeune fille était d'une pâleur mortelle, et ses mains tremblaient quand elle se retourna.

Marit fit alors un petit paquet des objets choisis et le remit à la gouvernante.

— Mon travail est terminé, murmura-t-elle, maintenant il n'y a plus qu'à faire en sorte que tout ceci soit introduit dans la tombe.

Et, elle s'en alla !

Mlle Spaak se rendit au cimetière un peu après dix heures du soir. Elle avait emporté le petit paquet de Marit, mais, à part cela, elle agissait absolument au hasard. Comment réus-

sirait-elle à déposer les objets dans la tombe du général ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Le baron était revenu à cheval ramenant le médecin, peu après le départ de Marit, et la jeune fille avait espéré que les soins du docteur rappelleraient Adrian à la vie sans qu'elle eût encore à se mêler de le sauver.

Mais le médecin avait déclaré tout de suite qu'il était impuissant devant l'état du malade, et que le jeune homme n'avait plus que quelques heures à vivre.

Alors Mlle Spaak avait pris son paquet sous son bras et était partie. Elle savait qu'elle n'avait aucune chance de décider le baron à faire enlever la pierre tombale et à ouvrir le caveau muré, rien que pour y déposer quelques vieux vêtements d'Adrian.

Bien sûr que si elle lui disait ce que le paquet contenait en réalité, il rendrait aussitôt l'anneau à son légitime propriétaire, mais ce faisant elle trahirait Marit Eriksdotter.

Elle ne douta pas un instant que ce ne fût Marit qui, un jour du temps passé, avait renvoyé l'anneau à Hedeby. Le baron Adrian n'avait-il pas fait allusion à un bonnet déchiré que Marit aurait raccommodé, il y avait de cela quelques années. Oh non, Mlle Spaak n'osait pas laisser le baron découvrir les rapports qui existaient entre tous ces événements !

La jeune fille s'étonna après coup, elle-même, de n'avoir pas éprouvé la moindre crainte ce soir-là ! Elle escalada bravement le mur bas du cimetière et se dirigea vers la tombe sans penser à autre chose qu'à la façon dont elle s'y prendrait pour y introduire la bague.

Elle s’assit sur la pierre tombale, et joignit les mains pour la prière.

— Si Dieu ne vient pas à mon aide, se disait-elle, on ouvrira la tombe malgré tout, non pour l’anneau, mais pour quelqu’un que je pleurerai éternellement.

Tout en priant, Mlle Spaak aperçut quelque chose qui remuait dans l’herbe du tertre sur lequel reposait la pierre. Une petite tête se montra, et disparut aussitôt dans un trou, Mlle Spaak ayant fait un brusque mouvement. Car, Mlle Spaak avait tout aussi peur des rats, que les rats avaient peur d’elle.

Mais en voyant disparaître le rat, Mlle Spaak eut une inspiration. Elle courut vers un buisson de lilas, brisa une longue branche sèche et l’enfonça dans le trou.

Elle l’enfonça tout droit d’abord, mais un obstacle l’arrêta, alors elle essaya de la conduire obliquement et la branche pénétra très avant dans la direction du caveau. La jeune fille se demandait jusqu’où allait la galerie creusée par le rat. La branche entière y passa. Elle la retira rapidement et en mesura la longueur sur son bras. Elle avait au moins trois aunes et s’était enfoncée en terre de toute sa longueur.

Mlle Spaak ne s’était jamais sentie si lucide, ses idées n’avaient jamais été aussi nettes au cours de toute sa vie. Elle comprit que le rat avait dû se frayer un chemin jusqu’à la tombe. Peut-être avait-il trouvé une canalisation dans le mur, ou bien la maçonnerie s’était-elle effritée en quelque point.

La jeune fille se coucha sur le sol, ôta une motte de gazon et creusa par en-dessous la terre molle, puis elle y enfonça son bras. Elle arriva très bas sans rencontrer

d'obstacles, mais n'atteignit pas le mur du caveau. Son bras n'était pas assez long.

Mlle Spaak défit en toute hâte le paquet, en sortit le bonnet pointu, le fixa à la branche de lilas, et essaya de le pousser lentement dans le trou. Il y disparut rapidement. Elle continua à enfoncer la baguette tout aussi lentement et avec les plus grandes précautions de plus en plus bas. Et, tout à coup, lorsque toute la baguette eut pénétré en terre, elle la sentit qui lui échappait des mains. Elle fila dans le trou, et quoiqu'il fût bien possible qu'elle fût tombée par son propre poids, Mlle Spaak resta tout à fait convaincue qu'elle lui avait été arrachée par quelqu'un.

Enfin, elle eut peur, elle prit tout ce qui se trouvait encore dans le paquet et le fourra dans la galerie, remit la terre en place tant bien que mal, et s'enfuit. Elle ne marchait pas, elle courait tout le long du chemin jusqu'à Hedeby.

Lorsqu'elle arriva à la maison, le baron et la baronne étaient tous deux sur le perron et allèrent vivement à sa rencontre.

— Où a donc été Mademoiselle ? lui demandèrent-ils. Nous l'attendons depuis longtemps.

— Est-ce que le baron Adrian est mort ? demanda Mlle Spaak.

— Non, non, il n'est pas mort, dit le baron, mais dites-nous d'abord où Mademoiselle a été.

Mlle Spaak pouvait à peine parler tant elle était hors d'haleine, mais elle raconta la mission dont Marit l'avait chargée, et dit qu'elle avait réussi à introduire au moins un des objets dans le caveau au moyen d'un trou de rat.

— Voilà qui est bien étrange, Mademoiselle Spaak, dit le baron, car Adrian est vraiment mieux. Il s'est réveillé il y a quelques instants, et ses premières paroles ont été : « Enfin, le général est en possession de son anneau ! » Son cœur bat à nouveau comme à l'ordinaire, et il veut à tout prix parler à Mademoiselle, il dit que c'est Mademoiselle qui l'a sauvé.

Ils firent entrer la jeune fille seule dans la chambre d'Adrian, qui était assis dans son lit et lui tendit les bras en l'apercevant.

— Je le sais, je le sais déjà, s'écria-t-il, le général a retrouvé sa bague et c'est à Mademoiselle qu'il le doit.

Mlle Spaak riait et pleurait dans les bras du jeune homme, et il la baisa au front.

— Je dois la vie à Mademoiselle, dit-il, je ne serais plus qu'un cadavre glacé en ce moment si Mademoiselle n'avait pas agi comme elle l'a fait. On ne saurait jamais être assez reconnaissant pour un service pareil.

L'accueil enthousiaste du jeune homme avait peut-être encouragé la pauvre Mlle Spaak à s'attarder un peu trop dans ses bras, il se hâta d'ajouter :

— Ce n'est pas moi seul qui dois de la reconnaissance à Mademoiselle, il y a encore une autre personne qui partagera mes sentiments.

Et il montra à la gouvernante un médaillon qu'il portait au cou. Mlle Spaak distingua mal une miniature représentant une jeune fille.

— Mademoiselle est la première après mes parents à qui je confie mon secret, reprit Adrian. Lorsqu'elle viendra à

Hedeby dans quelques semaines, elle remerciera Mademoiselle mieux que je ne sais le faire.

Et Mlle Spaak s'inclina pour remercier le jeune baron de sa confiance. Elle aurait voulu lui dire qu'elle ne tenait pas du tout à rester à Hedeby pour recevoir sa fiancée.

… Mais elle se souvint à temps qu'une fille pauvre doit réfléchir à deux fois avant de dédaigner une bonne place.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2016

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, Jean-Marc, HélèneP, PatriceC, Coolmicro.

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.